

Ouvrage de 270 pages et 300 illustrations

EXTRAITS

Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy

*Etablissements hospitaliers et facultés de soin
(médecine, pharmacie, odontologie)*

Alain LARCAN, Jean FLOQUET, Pierre LABRUDE, Bernard LEGRAS

Préface d'André ROSSINOT

Les auteurs

Alain LARCAN : professeur honoraire de la Faculté de médecine de Nancy (réanimation)
Jean FLOQUET : professeur honoraire de la Faculté de médecine de Nancy (anatomie pathologique)
Pierre LABRUDE : professeur de la Faculté de pharmacie de Nancy
Bernard LEGRAS : professeur honoraire de la Faculté de médecine de Nancy (santé publique)

Associés

Antoine BEAU : professeur de la Faculté de médecine de Nancy (anatomie) †
Georges GRIGNON : professeur de la Faculté de médecine de Nancy (histologie) †
Gilbert PERCEBOIS : professeur honoraire de la Faculté de médecine de Nancy (parasitologie)
François STREIFF : professeur de la Faculté de médecine de Nancy (hématologie) †
Michel SCHWEITZER : professeur honoraire de la Faculté de médecine de Nancy (obstétrique)
Jacques VADOT : ancien chef de clinique à la Faculté de médecine de Nancy (dermatologie)
Alain WESTPHAL : maître de conférences de la Faculté d'odontologie de Nancy

La gratitude des auteurs et de l'éditeur va aux institutions suivantes :

L'Association des chefs de service du CHU de Nancy (président : professeur Alain Gérard) pour son aide précieuse

Le service infographie et media de la Faculté de médecine qui a réalisé la majorité des photos du Musée de la Faculté

Le Musée Lorrain de Nancy pour sa participation à ce travail

Le Conseil départemental de Meurthe-et-Moselle de l'Ordre des médecins pour son soutien

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Préface | 4 |
| Introduction | 5 |
| LES OBJETS SYMBOLIQUES | |
| Les sceaux | 10 |
| La masse du Collège royal de médecine | 16 |
| LES PEINTURES, TABLEAUX, TAPISSERIES | |
| Les peintures du Musée Lorrain provenant d'hôpitaux de Nancy | 20 |
| Les tableaux de la Faculté de médecine | |
| <i>Les six tableaux octogonaux du Musée de la Faculté de médecine</i> | 32 |
| <i>Les tableaux des enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson et du Collège royal de médecine</i> | 52 |
| <i>Les tableaux des professeurs de la période révolutionnaire</i> | 78 |
| <i>Les tableaux des professeurs de la nouvelle Faculté</i> | 88 |
| <i>Les œuvres dessinées ou gravées</i> | 98 |
| Autres portraits et peintures | |
| <i>Les toiles de Roger Casse de la Maternité régionale</i> | 105 |
| <i>La tapisserie de Camille Hilaire du Centre de transfusion</i> | 110 |
| <i>Le vitrail de Georges Janin de l'Institut dentaire</i> | 111 |
| <i>La fresque de Sainte Apolline de la Faculté d'odontologie</i> | 113 |
| LES SCULPTURES | |
| Les bustes, médaillons et médailles | |
| <i>Les bustes</i> | 117 |
| <i>Les médaillons</i> | 131 |
| <i>Les médailles</i> | 145 |
| <i>Les ex-libris</i> | 147 |
| Autres sculptures | |
| <i>Le bronze d'Alexandre Falguière à la Faculté de médecine</i> | 149 |
| <i>Le fronton d'Ernest Bussière de l'Hôpital Saint-Julien</i> | 150 |
| <i>La sculpture de Marino Di Teana à la Faculté de médecine</i> | 151 |
| <i>Le bronze d'Alfred Finot à la Faculté d'odontologie</i> | 153 |
| LES ŒUVRES IMPRIMEES ET ILLUSTRÉES | |
| Le fonds ancien de la bibliothèque de la Faculté de médecine | 155 |
| Les livres de la « Collection Bruntz » | 213 |
| L'herbier légué au Conservatoire et jardins botaniques par la Faculté de pharmacie | 217 |
| LES COLLECTIONS | |
| Les moulages dermatologiques de la Faculté de médecine | 219 |
| Les portraits photographiques de professeurs de la Faculté de pharmacie | 231 |
| Les collections de pharmacie du Musée Lorrain | |
| <i>Les vases de pharmacie de l'Hôpital Saint-Stanislas</i> | 243 |
| <i>La « Collection Bruntz » déposée au Musée Lorrain par la Faculté de pharmacie</i> | 252 |
| Les autres collections de pharmacie des hôpitaux | |
| <i>Les pots de pharmacie de la Maison hospitalière Saint-Charles</i> | 257 |
| <i>Les pots de pharmacie du Centre psychothérapique</i> | 260 |
| ANNEXES | |
| Classification des moulages dermatologiques | 263 |
| Professeurs ayant fait l'objet d'un buste | 266 |
| Médailles du Musée de la Faculté de médecine | 267 |
| Ex-libris de Daniel Meyer | 269 |
| Index alphabétique des noms de personnes | 270 |

Préface

Le « Patrimoine artistique hospitalo-universitaire de Nancy » vient compléter la liste des ouvrages de grande qualité consacrés aux Hôpitaux de Nancy. Aujourd'hui, il s'agit de répertorier près de 300 reproductions – peintures, tapisseries, bustes, médailles, sceaux ... dispersées dans les trois Facultés de médecine, de pharmacie et d'odontologie, dans les établissements de santé nancéiens et au Musée Lorrain. Cet état des lieux exhaustif est le fruit d'un long travail piloté par le Comité historique des Hôpitaux de Nancy, en collaboration avec l'Association des Amis du Musée de la Faculté de médecine.

Ces œuvres, qui proviennent pour un grand nombre de Pont-à-Mousson, première Université de Lorraine, ou sont issues de généreux dons, constituent une source d'admiration artistique et historique, mais aussi de réconfort pour les patients et les soignants lorsqu'elles ornent les murs des établissements, comme c'est encore le cas à la Maternité régionale.

Fidèle à la tradition humaniste de Nancy, qui place l'homme au cœur du progrès, cet ouvrage a le mérite d'accorder une attention particulière aux individus : d'un côté, les artistes qui ont réalisé ces œuvres, de l'autre, les femmes et les hommes qui ont exercé la médecine en Lorraine depuis le début du XVII^{ème} siècle, des médecins des Ducs de Lorraine aux grands Professeurs qui ont fait la renommée des Facultés et des Hôpitaux nancéiens.

A la lumière de ces œuvres d'art, on ne peut que constater la compétence, la détermination et l'engagement de ces individus qui ont contribué à l'amélioration constante de la prise en charge médicale des patients, pour faire de Nancy et du Grand Nancy, en ce début du XXI^{ème} siècle, un pôle hospitalo-universitaire régional d'excellence.

En parvenant à mettre en valeur ce mariage subtil entre Art et Médecine, cet ouvrage constitue un formidable vecteur de fierté pour tous devant la richesse de ce patrimoine partagé, et constitue de fait un lieu de rencontre chargé d'émotion entre les Nancéiens d'hier et d'aujourd'hui.

André Rossinot
Maire de Nancy

Introduction

Après avoir abordé les activités médicales hospitalo-universitaires de Nancy¹, l'histoire des hôpitaux², les professeurs décédés depuis 1872³, les grands textes prononcés par d'éminents professeurs⁴, sans oublier le site internet relatif à la médecine hospitalo-universitaire⁵, le *Comité historique des hôpitaux de Nancy*⁶ a décidé, en collaboration avec l'*Association des Amis du Musée de la Faculté de médecine de Nancy*, de poursuivre cet ensemble en présentant le patrimoine artistique des trois Facultés orientées dans le domaine de la santé (médecine, pharmacie et odontologie) ainsi que celui des Hôpitaux de Nancy (Maternité, Maison Saint-Charles,...) sans omettre toutes les œuvres déposées au *Musée Lorrain*.

Sans vouloir rivaliser avec celui d'autres facultés prestigieuses, ce patrimoine artistique lorrain présente un grand intérêt et fait honneur à la capitale ducale. Il n'est pas rassemblé dans un seul lieu mais dispersé dans plusieurs : Musée de la Faculté de médecine, salle du conseil, salles de thèse, Maternité... Il convenait donc d'en réaliser un état le plus complet possible.

Les auteurs remercient tous les collaborateurs qui les ont aidés à rassembler et décrire ce patrimoine et notamment les professeurs Percebois et Schweitzer ainsi que les docteurs Vadot et Westphal. Par ailleurs, ont aussi été intégrés tels quels ou partiellement plusieurs textes de professeurs disparus, amateurs éclairés de l'histoire de la médecine à Nancy : les doyens Beau, Grignon et Streiff.

Soulignons enfin que, pour cet ouvrage, le *Comité historique des hôpitaux de Nancy* n'a pas voulu se limiter à la présentation des œuvres d'art : tableaux, sculptures, gravures, dessins, fresques, livres anciens..., mais s'attacher également aux individus : les professeurs, les artistes,... en rappelant parfois de façon succincte l'importance de leur contribution⁷.

Pour situer les œuvres d'art dont nous allons parler dans cet ouvrage, un bref rappel historique du développement des structures de la santé nous paraît nécessaire.

Pendant fort longtemps, et notamment en dehors des villes importantes du duché de Lorraine, la médecine est très liée au fait religieux, en particulier aux nombreuses congrégations qui fondent des structures de soin répondant à leur vocation de mouvements charitables. Les charlatans sont nombreux et continueront d'œuvrer jusqu'au XVIII^e siècle, au grand dam de la médecine officielle. Il n'existe pas de structure d'enseignement en Lorraine et, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, les médecins doivent aller se former à l'étranger : France (Paris, Montpellier), ou encore Italie (Padoue...). Ces médecins exercent surtout en ville ; certains dépendent du duc ou des nobles susceptibles de s'attacher et de

¹ *Evolution des activités hospitalo-universitaires 1975-2005* (sous la direction de A. Larcan et B. Legras), 2005.

² *Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes* (sous la direction de A. Larcan et B. Legras), Ed. Gérard Louis, 2009.

³ *Les professeurs de la Faculté de médecine de Nancy de 1872 à 2010 - Ceux qui nous ont quittés*, B. Legras, Ed. Euryuniverse, 2011.

⁴ *Seize leçons inaugurales et discours - professeurs de médecine de Nancy : textes rassemblés par B. Legras*. Ed. Euryuniverse, 2011.

⁵ Site : www.professeurs-medecine-nancy.fr (créé en 2004 par B. Legras).

⁶ Président : professeur A. Larcan, président honoraire de l'Académie nationale de médecine.

⁷ Pour plus de détail sur les professeurs (leurs vies, leurs carrières, leurs travaux...), le lecteur peut consulter le livre cité ci-dessus ou interroger le site internet correspondant.

rémunérer leurs services. Ce n'est que tardivement, avec le duc Léopold, puis le roi Stanislas, que se constituera un véritable service de santé consacré aux plus pauvres et dépendant financièrement des cités les plus importantes : ce sont les médecins stipendiés.

De toute façon, ces médecins collaborent étroitement avec les hôpitaux fondés par les ordres religieux. Et, comme pour les charlatans, viendra un moment où les oppositions se feront sévères entre ce système confessionnel et la médecine officielle. Nous ne mentionnerons que quelques-uns de ces hôpitaux, dans la mesure où ils nous ont laissé des traces. *L'hôpital Saint-Julien* a connu trois localisations successives. A l'époque du duc Raoul, fondé par un ordre religieux, il est situé en vieille ville, Grand'Rue. Il devient rapidement un hôpital géré par la ville, ce qui est rare. Il déménage au milieu du XVIème siècle à proximité de la cathédrale (la rue Saint-Julien actuelle en témoigne). Les soins sont assurés à partir du XVIIIème siècle par les sœurs de Saint-Charles dont la présence à Nancy va durer jusqu'à nos jours. Finalement, il sera déplacé une troisième fois vers les années 1900 pour occuper la place qu'on lui connaît actuellement. La *Maison de secours* est également une fondation religieuse qui va traverser les siècles. Elle résulte du transfert de *l'hôpital Notre-Dame du Refuge*, se consacrant particulièrement aux femmes de mœurs « légères », vers la rue des Quatre Eglises où elle demeure encore de nos jours. Son rôle variera au cours des siècles, mais elle constituera un des pôles hospitaliers les plus importants de Nancy. Les sœurs de Saint-Charles avaient également ouvert un hôpital portant, comme elles, le prénom de leur fondateur et situé à la partie haute de la rue Saint-Jean.

Ce panorama hospitalier ne subira pas de modifications importantes avant la fin du XIXème siècle. Entre temps, toutefois, un enseignement médical va voir le jour en Lorraine.

L'Université lorraine naît à Pont-à-Mousson en 1572 par la volonté du pape Grégoire III, sollicité par le duc de Lorraine Charles III et son cousin le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims. La bulle papale « *In supereminenti* » confie à la Compagnie de Jésus cette nouvelle institution chargée de veiller à l'orthodoxie religieuse de cette « marche » menacée par la Réforme. La médecine ne sera enseignée qu'à la fin du siècle, le premier doyen, homme éminent, étant Charles Lepois. Peu riche en enseignants, cette faculté sera toujours fragile et menacée, en particulier par sa ville voisine, Nancy, capitale administrative du duché. Avec le roi Stanislas, les médecins nancéiens obtiendront la création d'un *Collège royal de médecine* (1752), concurrent indiscutable de la faculté. Mais Stanislas, respectueux de la Compagnie de Jésus, contrairement à son gendre Louis XV, n'ira pas au-delà d'une association entre les deux structures (1753). Il faudra attendre la mort du roi et le rattachement de la Lorraine à la France pour que - les Jésuites étant chassés de Lorraine par la France - l'université soit transférée à Nancy. La Faculté de médecine cohabite alors avec le Collège royal beaucoup plus cordialement jusqu'à la Révolution.

Pendant la période révolutionnaire et jusqu'en 1872, l'enseignement médical lorrain est mis en veilleuse et ne subsiste, au moins au début, que par la création de structures fragiles mais qui éviteront le pire. Profitant des décrets successifs, des hommes et notamment des chirurgiens vont créer successivement une *Société de santé*, vite remplacée par une *Ecole libre* dite parfois *particulière de médecine* (1796), sans caractère très officiel. Un enseignement plus reconnu se reconstitue avec des *Ecoles secondaires* qui forment des officiers de santé. Celle de Nancy sera créée en 1822. Elle deviendra finalement *Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie* en 1843.

La guerre de 1870 va modifier une dernière fois ce paysage. La Faculté de médecine et l'Ecole supérieure de pharmacie de Strasbourg devant fermer en raison de l'annexion par l'Allemagne, leur

« transfèrement » a finalement lieu, et c'est Nancy qui hérite de cette faculté et de cette école de plein exercice⁸. Toutes deux perdurent depuis cette date.

La venue des professeurs strasbourgeois avait été obtenue contre la promesse d'un développement du tissu hospitalier devenu nettement insuffisant. Les créations hospitalières vont en effet se multiplier, remplaçant les structures antérieures, à l'exception de la Maison de secours comme nous l'avons dit. L'hôpital Central verra le jour à la fin du XIX^{ème} siècle. Il sera agrandi peu à peu et épaulé peu après par Saint-Julien, puis par l'hospice Jean-Baptiste Thierry, l'hôpital Fournier qui vient de fermer ses portes, l'hôpital-sanatorium Villemin. La Maternité départementale, située à proximité de ces différents hôpitaux verra le jour en 1929, ces hôpitaux étant toujours confiés à la même *Congrégation des sœurs de Saint-Charles*. Il faudra attendre les années 1950 pour que le *CHU de Brabois* vienne compléter cet ensemble, encore en pleine évolution actuellement.



Musée des Beaux-Arts (ancien Collège royal de médecine)

Le développement de la médecine est évoqué brillamment par l'artiste lorrain Camille Hilaire dans sa fresque de la Faculté de médecine, réalisée en 1955⁹.

Camille Hilaire (1916-2004) est un peintre français né à Metz qui obtiendra le second grand prix de Rome de peinture en 1950. Il est nommé en 1947 professeur de dessin et de composition décorative à l'*Ecole Nationale des Beaux-Arts et des Arts appliqués* de Nancy où il enseigna jusqu'en 1958. Hilaire, qui laisse une œuvre de grande ampleur, marquée du sceau de la séduction va se livrer notamment à « cet exercice enivrant » des grandes œuvres murales en divers lieux (fonderies de Pont-à-Mousson, lycée de jeunes filles de Metz,...). Deux de ses œuvres concernent le patrimoine hospitalo-universitaire nancéien, l'une à la Faculté de médecine, l'autre au Centre de transfusion (décrite plus loin).

⁸ En 1870, il n'y avait que trois facultés de médecine et trois écoles supérieures de pharmacie en France : à Paris, Montpellier et Strasbourg.

⁹ D'après un texte de Henri Claude, auteur de : *Hilaire*, Ed. Serge Domini, 2010.

Dans cette fresque située dans le hall d'entrée de la Faculté, Hilaire s'emploie à réaliser une évocation historique où il fait figurer les prestigieux acteurs du développement de la médecine lorraine ; elle représente trois étapes de l'enseignement médical en Lorraine.



Camille Hilaire : *Fresque de la Faculté de médecine*

Le duc Charles III et son cousin, le Cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, fondateurs de l'Université de Pont-à-Mousson en 1572, occupent le centre de la composition, avec en leur compagnie Charles Le Pois, premier doyen de la Faculté de médecine.

Dans la partie droite, le roi Stanislas Leszcinski, assis lui aussi en majesté, comme Charles III, est accompagné par Charles Bagard, fondateur en 1752 du Collège royal de médecine de Nancy, et comme il se doit de l'Intendant Chaumont de la Galaizière pourtant assez peu favorable à la création de ce collège.

Enfin, dans la partie gauche, occupant, il est vrai, un espace plus réduit, figure Adolphe Thiers, Président de la République, signataire en 1872 du « décret de transfèrement » de la Faculté de Strasbourg à Nancy, accompagné du professeur Stoltz, premier doyen de la Faculté nancéienne.

Selon Henri Claude : « Dans cet exercice difficile auquel peu de ses confrères peintres osent encore se livrer, on apprécie l'habileté avec laquelle Hilaire réussit, en quelques informations précises, à évoquer l'environnement architectural où ont évolué ces personnages dont il veille, en outre, à ne pas trahir les traits (pour ce faire, il a sans doute pu bénéficier des portraits conservés au Musée de la Faculté de médecine) ».

PREMIERE PARTIE

LES OBJETS SYMBOLIQUES



Les sceaux

Alain Larcen

Les sceaux ont été longtemps utilisés pour sceller les lettres et différents courriers en imprimant la matrice sur un cachet de cire amollie durcissant à l'air et ne pouvant être brisé que par celui à qui était adressé le courrier. Il représente le plus souvent les armes simplifiées des correspondants.

Les sceaux d'une institution ont d'abord une valeur symbolique et permettent de placer la marque, par exemple de l'Université ou de la Faculté, en scellant les différents actes, examens, diplômes, soutenances de thèses, nominations de professeurs, mais aussi dans les diverses relations avec les autorités civiles et ecclésiastiques.

La composition en est souvent très étudiée et commentée par un texte lui-même habituellement en latin, avec des abréviations rendues nécessaires par les dimensions du sceau.

Une étude d'ensemble a été réalisée par Jules Chautard en 1873¹⁰. Ce travail bien que parfois incomplet, reste irremplaçable.

Les sceaux de nos institutions anciennes ont figuré dans l'exposition des sceaux de l'histoire de Lorraine, organisée par Hubert Colin en 1988 ; quelques études complémentaires souvent inexactes concernant ces sceaux (Abbé Hyver, Abbé Martin) ont parfois pu égarer les chercheurs, enfin Antoine Beau et François Streiff ont contribué à clarifier l'étude du sceau du Collège de Chirurgie qui était ignorée de Chautard et nous en reproduisons le texte.

Les sceaux de l'ancienne Faculté de médecine de Pont-à-Mousson

- **Le premier grand sceau** : *Sigillum Magnum - facultatis medicae - Ponti mussanae*, existe depuis la création de la Faculté elle-même, postérieure à celle de l'université en 1572. Les caractères sont du XVIème siècle. On le dit parfois aussi « sceau de Le Pois ». Ses dimensions sont de 70mm de diamètre.

Il représente les armoiries de la ville de Pont à Mousson qui sont « *d'azur au pont adextré et senestré de deux tours d'argent en chef de Bar* ». L'exemplaire unique se trouvait à la Cité universitaire de Paris dans le fond Honorat et a disparu lors des événements de 1968.

Il existe cependant quelques variantes par rapport aux armes de Pont-à-Mousson car dans le sceau de la Faculté, le pont est nettement fortifié, les tours sont surmontées d'un toit (d'une oriflamme) pavillonnées et non seulement crénelées comme sur les armes officielles de la ville publiées par Lapaix (Chautard).

Au méridien figure l'écusson aux armes du duché de Bar car Pont à Mousson appartenait au Comté puis au Duché de Bar. Sur le pont se trouvent deux personnages : l'un assis sur une chaise garnie de gros clous, soutenue d'un marchepied dont la structure est assez étrange, la tête couronnée d'un cercle *fleur de lisé*, tient de la main gauche un sceptre lui-même surmonté d'une fleur de lys. Il s'agit curieusement d'une image de la Vierge, reine des Cieux, devant laquelle se trouve un autre personnage, ailé, à genoux, tenant une plume de la main droite, tandis que la gauche s'appuie sur un coffret qui représente

¹⁰ *Sceaux des anciennes institutions médicales de la Lorraine, 1572-1872*, Nancy, Ed. Berger-Levrault, 1873.

probablement les arcanes de la médecine et qui porte un encrier et un parchemin (pour Chautard, ce parchemin serait la charte fondatrice de l'Université et de la Faculté).

Pour beaucoup, il s'agirait de l'ange de l'Annonciation mais à y regarder de près, il semble bien s'agir d'un personnage ailé à figure humaine représentant Saint Luc. Au-devant, on voit la partie avant d'un corps de bœuf, ce qui permet, à coup sûr, l'identification de l'évangéliste Luc, patron des médecins, qui aurait selon la tradition fait le portrait de la Vierge¹¹.

La légende du pourtour peut se lire ainsi : *Sigillum Magnum - facultatis medicae mussipontanae*. Mais on peut également lire : *medicae pontis ad montionem*.

La Faculté, qui appartenait à l'Université jésuite, se plaçait donc sous la protection de la Vierge, et le saint qui lui présente la plume rappelle la signature du décret de fondation.

Lors du transfèrement de la Faculté de Pont-à-Mousson à Nancy en 1768, le sceau fut conservé et modifié, le mot *nancéiana* remplaçant *mussi-pontanae*, le graveur enleva au burin le mot primitif pour y substituer une lame de métal en laiton dont on reconnaît parfaitement la soudure (Chautard) et les caractères plus modernes et faciles à lire se distinguent bien de ceux de la légende initiale datant du XVIème siècle.



Grand sceau de l'ancienne Faculté de médecine de Pont-à-Mousson

- **Le second sceau**, encore appelé petit sceau (*Sigillum Parvum*) ou encore nouveau sceau (*recens*), n'a pas été étudié par Chautard. Il correspond peut-être à ce que l'on trouve sous le nom de petit scel qui était destiné aux lettres de maîtrise des apothicaires. L'inscription est assez proche de la précédente : *Sigillum Parvum facultatis medicinae ponti ad Mont*, mais il devait exister plusieurs exemplaires puisque l'un porte une inscription légèrement différente : *Sigillum recens facultatis Medicae Ponti-Mussanae*. Comme pour le grand sceau, la mention *nancéiana* remplace *ponti-mussanae* en 1768.

Les personnages sont en nombre de trois, deux d'entre eux sont les saints patrons de la médecine, Côme et Damien, qui avaient d'ailleurs une confrérie à l'église Saint Laurent de Pont-à-Mousson.

Le troisième personnage est un candidat à la réception qui se tient à genoux les mains jointes. Le saint de gauche (Côme) porte un cœur enflammé, le saint de droite un bâton qui est probablement un caducée, tous les deux présentent en figure centrale le miroir (d'Esculape), symbole de la médecine.

¹¹ Le point qui se trouve entre les cornes du bœuf correspond à la marque du compas du graveur ayant tracé le cercle du sceau.

Il y eut des variantes où il n'y a pas de branchages au sol et le caducée est masqué ou remplacé par ce qui semble être un tronc d'arbre. L'inscription a été mal interprétée par l'Abbé Hyver qui a proposé un incompréhensible *anapeypoi* bien que l'Abbé Martin très indulgent ait proposé *anatomia-poia* (botanique) et *peusis* (thérapeutique).

L'abbé Hyver nous a personnellement induits en erreur quand nous avons voulu reproduire le petit sceau sur la couverture des *Annales Médicales de Nancy*, avant de rectifier notre erreur à la demande du doyen Beau. Il s'agit à l'évidence en lettres grecques de la mention *anargyroi* qui s'applique aux deux saints qui soignaient sans demander d'honoraires (les anargyres).



*Petit sceau de l'ancienne Faculté de médecine de Pont-à-Mousson
Couverture des Annales Médicales de Nancy*

Les sceaux du Collège royal

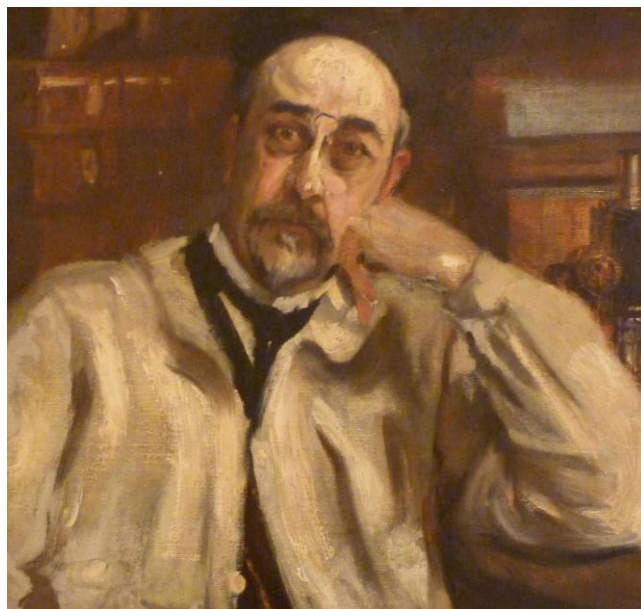
Créé en vertu des lettres patentes signées par le roi Stanislas à Lunéville le 15 mars 1752, le Collège royal possédait lui aussi deux sceaux. La date de fondation en est rappelée sur chacun d'entre eux en lettres romaines sur le grand sceau (*MDCCLII*) et 1752 sur le petit.

- **Le grand sceau** porte l'inscription : *Sigillum collegii regalis medicorum nanceianorum*. Il est circulaire, de 43 mm de diamètre et porte dans le champ une femme représentant la médecine qui tient de la main droite un serpent et de l'autre un miroir reflétant la lumière du ciel figurée par le soleil qui perce les nuages (Chautard). Elle est accoudée sur un socle aux armes des Leszczyński (*d'or, au rencontre de buffle de sable, bouclé d'argent*). Le socle est surmonté d'un fût de colonne brisée au pied duquel poussent quelques herbes ; la femme symbolise la médecine, cependant que le fût brisé et les herbes évoquent la destruction et le renouvellement de la vie.

- **Le petit sceau** porte la légende abrégée : *Sigill (u.m.) coll. (egii) R. (egii) M. (edicatorum) nancéianorum*. Il est de forme elliptique et mesure 25 mm sur 23 mm. Dans le champ, il porte seulement une colonne brisée reposant sur un sol où poussent les herbes nouvelles. Le socle porte aussi les armes des Leszczyński sur un cartouche surmonté d'une couronne fermée. Autour du fût, un serpent caducée s'enroule et sa tête se tourne vers le soleil (Chautard).

DEUXIEME PARTIE

LES PEINTURES, TABLEAUX TAPISSERIES



Les peintures du Musée Lorrain provenant d'hôpitaux de Nancy

Alain Larcen

Les hôpitaux d'autrefois fonctionnaient souvent sous la responsabilité directe ou indirecte des autorités religieuses et disposaient de fondations créées par des familles fortunées. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que de nombreuses œuvres d'art à sujets le plus souvent religieux aient orné les chapelles, les autels, et les salles de malades.

A la Révolution, les œuvres d'art venant des biens nationaux ou des couvents supprimés se sont retrouvées dans des dépôts, à Nancy le plus souvent à la Chapelle de la Visitation, c'est-à-dire la chapelle du lycée Henri Poincaré, et par la suite dans les musées ; parfaitement identifiées comme venant des anciens hôpitaux de la ville (chapelle Saint-Roch à Laxou-Maréville, hôpital Saint-Charles, hôpital Saint-Julien, hôpital Militaire, noviciat des jésuites, hospice Saint-Stanislas, etc.), on trouve plusieurs œuvres majeures, véritables chefs-d'œuvre de la peinture lorraine, et d'autres d'un intérêt moindre mais cependant non négligeable.

Le plus exceptionnel, reconnu comme une des rares peintures conservées et authentiques de **Jacques Bellange**¹², est le *Ravissement de Saint-François* conservé au *Musée Lorrain*. Ce tableau entré dans les collections du musée entre 1871 et 1896, c'est-à-dire au moment où l'hôpital militaire disparaissait, remplacé par l'hôpital Sédillot, provenait de la chapelle de l'hôpital militaire Saint-Jean, confié aux sœurs de Saint-Charles. Il y est mentionné par Lepage en 1853. Le tableau est décoré en bas et à gauche des armoiries du duc François II¹³ (1572-1632) et de sa femme Christine de Salm. Il s'agit de l'Extase¹⁴ ou du Ravissement de Saint François qui reçoit le feu divin venant du ciel et indiqué sur le tableau par un chérubin. Ce feu imprime ses stigmates sous forme de plaies aux côtés et aux mains ; le saint est soutenu par deux anges, cependant que son compagnon Frère Léon, est à peine visible à droite. Si Vitale Bloch (1950), puis Wright (1985) ont laissé planer un doute sur l'attribution à Bellange, l'on ne peut plus après restauration avoir de doutes aujourd'hui, en particulier depuis l'exposition du tableau à Meaux (1988) et à Rennes (2001).

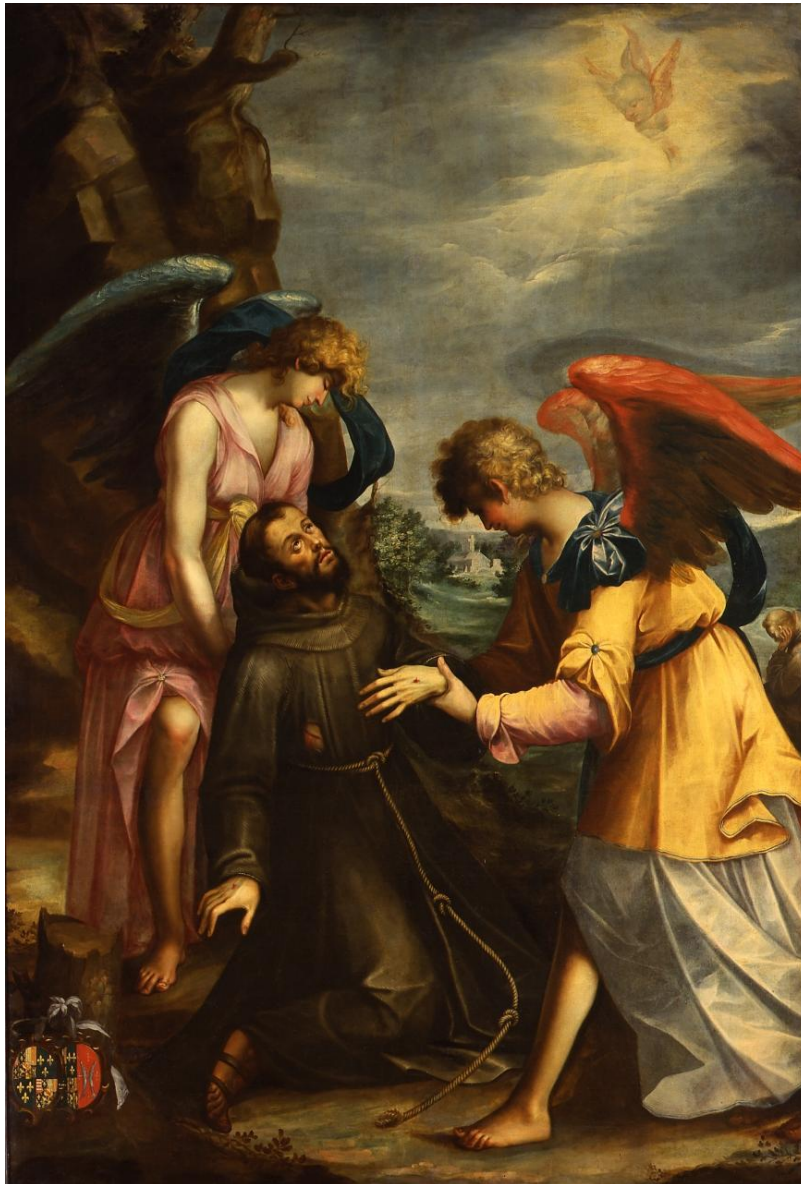
Ce Saint François se situerait dans l'œuvre de Bellange entre 1600 et 1605 lorsque l'artiste se trouve aux côtés de Claude Henriet vieillissant et de Jean de Wayembourg. Il s'agit là d'une œuvre « maniériste », d'une peinture à l'huile (283x193 cm), évoquant plus l'Italie du Nord que la cour de Rodolphe II (Jacques

¹² Jacques Bellange, né en Bassigny vers 1575 et mort en 1616 à Nancy, est un peintre, dessinateur lorrain au service de la maison ducal. Aujourd'hui, presque toutes ses peintures, dont beaucoup ont orné les murs du palais ducal de Nancy et d'autres bâtiments officiels, ont été perdues. Il reste cependant quelques dizaines de dessins et quarante-huit pièces gravées de cet artiste officiel de la cour des ducs de Lorraine, alors indépendante du royaume de France. Le *Musée Lorrain* de Nancy possède une douzaine de ces œuvres. Bellange fut anobli à la fin de sa vie.

¹³ Frère d'Henri II et père de Charles IV.

¹⁴ L'apparition aurait eu lieu en 1224 dans la solitude du mont Arverne. Selon Thomas de Célano, la vision fut celle d'un Christ nimbé apparaissant sur la croix et dont des rayons dorés émanent de ses cinq plaies. Les anges semblables à ceux de la vision d'Isaïe seraient des séraphins aux six ailes. Ici l'iconographie est simplifiée, ce sont des chérubins à la place du Christ et les anges sont à deux ailes seulement.

Thuillier). « Les personnages sont solidement conçus, la composition finement scandée par les obliques et les courbes, le raffinement apparaît dans l'élégance des silhouettes, le soin apporté à la facture et surtout le coloris qui introduit savamment un concert de bleu, jaune et rouge dans un ensemble sobre et qui ne cherche pas encore à s'exprimer par la prolifération des ornements ou les paradoxes des formes ». Pour Jacques Thuillier, il s'agit à coup sûr d'un original - la qualité en témoigne et un grand repentir - qui a modifié la courbe de l'aile de l'ange placé au premier plan, ce qui suffit à le prouver¹⁵. On pourra remarquer que ce sujet très classique chez les peintres du XVIIème siècle se retrouve dans un tableau du peintre lorrain Jean Leclerc.



Jacques de Bellange : *Le ravissement de Saint François*
H. sur T., vers 1600, dépôt du Musée des Beaux-Arts de Nancy
Inv. D.95.554 © Musée Lorrain, Nancy / cliché G. Mangin

¹⁵ Pour l'ange de gauche, Bellange se serait inspiré d'une nativité d'Abraham Bloemert datée de 1599 (d'après Claire Béraud).

Deux autres tableaux un peu postérieurs venant de l'Hôpital Saint-Charles¹⁶ furent déposés au *Musée Lorrain* en 1958 par les sœurs de Saint-Charles. Il s'agit de deux forts beaux tableaux datés et signés de **Rémond Constant**¹⁷.

Le premier tableau représente un ex-voto du prêtre Claude Beaujan, en souvenir de l'épidémie de peste des années 1630. Il est contemporain du vœu des édiles nancéiens d'édifier un monument à la chapelle de Bon-Secours en septembre 1633.



Rémond Constant : *Saint Roch, Saint Sébastien, Saint Charles Borromé*
mettant Nancy sous la protection de Notre Dame de Lorette dit « *Ex-voto de Claude Beaujan* »
H. sur T., 1636 – Inv. 58.1.1 © Musée Lorrain, Nancy / cliché G. Mangin

Il y avait là une sculpture due à Simon Drouin et à César Foulon, sculpture qui a en partie disparu et dont il ne reste que le Saint Sébastien. En 1658, la ville fit un autre vœu, celui d'envoyer à Notre-Dame de Lorette Sancta Casa une table d'argent ciselée avec le portrait en relief de la ville accompagné de la Vierge, de l'Enfant et des anges. L'ex-voto, daté de 1636, reprend le thème en le complétant par les saints invoqués lors des pestes et par ailleurs patrons de la ville neuve, Saint Roch, Saint Sébastien, qui calment la colère divine, et Saint Charles Borromée très honoré en Lorraine, en souvenir de la peste de Milan de 1576 ; la peinture à l'huile dont les dimensions sont de 310x247 cm est une très bonne facture

¹⁶ Après avoir été un temps à l'église Saint-Sébastien et avant probablement à l'église des Minimes.

¹⁷ Rémond Constant (1575-1637) : peintre de plusieurs églises de Nancy et des environs.

et d'un puissant intérêt historique. Étudié par l'Abbé Jacques Choux en 1958, il a figuré dans plusieurs expositions (1992).

Il est intéressant de trouver sur le tableau la ville vieille et la ville neuve entourées de fortifications, comme si elles étaient vues du haut des coteaux de Boudonville à l'ouest, à l'opposé du point de vue choisi en 1610. On voit à gauche le bastion du Marquis, la porte Notre-Dame, les cloches de l'église Notre-Dame et de l'église Saint-Epvre, peut-être celui de l'église Saint-Vidal et une partie de l'arsenal. On devine l'église des Dames prêcheresses, l'hôtel de ville, l'église des minimes. A droite, on trouve l'ermitage Sainte-Anne, la tour de la commanderie, et au fond l'enclos de Maréville avec ses loges où on plaçait les pestiférés. En bas et à droite, Claude Beaujan dont la tête est aussi celle de Saint Roch, réconforte les malades et des hommes se joignent à lui, peut-être des médecins, et manipulent avec des baguettes les corps des pestiférés.

Le deuxième tableau de même origine, également de Rémond Constant, signé et daté de 1610, représente encore Saint Sébastien et Saint Roch, patrons de la ville de Nancy, considérés comme protecteurs des cités à l'égard de la peste. Ses dimensions sont assez comparables (310x247 cm).



Rémond Constant : *Saint Sébastien et Saint Roch, patrons de la Ville de Nancy*
H. sur T., 1610 – Inv. 58.1.2 © Musée Lorrain, Nancy / cliché G. Mangin

On peut noter que Raymond Constant appartient à une famille qui se situait dans l'orbite de la cour ducale en 1598 ; il est engagé par le cardinal de Lorraine, fils de Charles III. Ayant probablement subi l'influence de Claude Henriet, son atelier est distinct de ceux de Bellange, Déruet, Leclerc. Parmi ses

Les tableaux de la Faculté de médecine

Jean Floquet

La collection des tableaux de la Faculté de médecine de Nancy constitue un ensemble assez remarquable d'une cinquantaine d'œuvres. Celles-ci, dont l'importance vient d'être reconnue par leur classement au *Patrimoine mobilier départemental de Meurthe-et-Moselle* sont, par ailleurs, un reflet des hommes qui ont exercé la médecine en Lorraine depuis le début du XVII^e siècle et, particulièrement, ceux qui en ont assuré l'enseignement. Notre présentation sera donc historique.

Nous débuterons par les médecins des ducs de Lorraine avant d'envisager ceux qui ont assuré l'enseignement de cette discipline, tout en sachant que cette distinction est contestable, de nombreux enseignants, de Pont-à-Mousson notamment, ayant été aussi médecins, voire conseillers des ducs de leur époque.

Mais auparavant, nous mettrons à part six tableaux octogonaux provenant de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson, plus symboliques que véritablement historiques.

Les six tableaux octogonaux du Musée de la Faculté de médecine¹⁸

Parmi les documents conservés par le *Musée d'histoire de la médecine en Lorraine*, entre les bustes, les cires dermatologiques, les instruments, les traités et les multiples portraits, six tableaux retiennent souvent l'attention du visiteur. Il s'agit de six tableaux de forme octogonale, de taille identique, peintures à l'huile sur toile, mesurant 91x78 cm, avec un cadre en bois mouluré, soigneusement peints, tous issus de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson dont ils ornaient la salle des actes. Ils sont donc tous antérieurs à 1768, année au cours de laquelle la Faculté fut transférée de Pont-à-Mousson à Nancy. Le doyen Beau estimait, mais n'en avait pas la preuve, qu'ils datent de la première moitié du XVII^e siècle.

Si la présence de portraits n'a rien de particulier dans une salle des actes, cette collection a pour originalité de présenter côte à côte des personnages à la fois historiques (Galien, Hippocrate, Schröder), légendaires (Hermès-Trismégiste) et religieux (Saint Côme et Saint Damien).

L'étude de ces six tableaux nous permettra d'avancer une hypothèse qui explique ces associations. Elle sera faite en trois parties, chacune d'entre elles étant consacrée à deux tableaux.

Penchons-nous donc tout d'abord sur la représentation de Saint Côme et Saint Damien. On les retrouve dans le musée sur deux supports : le premier étant bien sûr deux des six tableaux octogonaux, le second le petit sceau de la Faculté de Pont-à-Mousson.

¹⁸ Georges Grignon : *Lettres du Musée, 1997-2006*. Avec la collaboration du docteur Anne-Isabelle Saïdou.

Saint Côme et Saint Damien

Qui sont Saint Côme et Saint Damien ?

Frères jumeaux d'origine arabe et issus d'une famille noble et chrétienne, Côme et Damien sont nés au III^{ème} siècle à Egée en Asie Mineure actuelle. Fort habiles dans l'art médical, ils parcourent les villes et bourgades, guérissent les malades au nom du Christ. Ils exercent leur art gratuitement et deviennent ainsi les Anargyres, « *ceux qui repoussent l'argent* ».

Battant en brèche l'autorité du proconsul Lysias, juge en la ville d'Egée, ils subissent le martyre dont les différents épisodes sont purement légendaires : ils sont jetés enchaînés dans la mer, mais un ange rompt leurs liens et les ramène au rivage. Lysias les fait attacher à un poteau et ordonne de les brûler vifs, mais les flammes se retournent contre les bourreaux. On tente de les lapider et de les percer de flèches, mais les flèches et les pierres refusent de les frapper. De guerre lasse, Lysias les fait décapiter avec leurs trois autres frères vers l'an 287. Les restes des martyrs furent enterrés à Cyr et transportés plus tard en la basilique Saint Côme et Saint Damien de Rome. Ces saints ont été très honorés à Rome, à Byzance et en Orient.

L'empereur Justinien (527-565) guéri par l'intercession des deux saints, orne leur église à Constantinople qui devient un lieu de pèlerinage. Le pape Symmaque (498-514) leur dédie un oratoire, et Félix V (526-530) une basilique au Forum. Le culte est ensuite diffusé en Europe à partir de la légende dorée de Jacques de Voragine qui rapporte la greffe miraculeuse d'une jambe empruntée à un Éthiopien défunt au profit du sacristain de l'église Saint Côme et Saint Damien à Rome. Ce dernier atteint de gangrène gazeuse fut guéri et se retrouva donc avec une jambe noire, l'autre blanche.

Au XII^{ème} siècle, lors des croisades, des reliques des deux saints sont offertes au seigneur de Luzarches qui les partage entre Luzarches et Paris. Les chirurgiens, dont la corporation est l'une des plus anciennes de France, choisissent alors pour saints patrons Côme et Damien et prennent comme principal engagement de consulter gratuitement les pauvres, le premier lundi de chaque mois, respectant ainsi les qualités d'anargyres des deux saints.

Des saints bien ancrés en Lorraine

Si le culte de Saint Côme et Saint Damien se répand très tôt dans le monde dès le V^{ème} siècle, il se développe également dans l'Est de la France. De nombreux lieux de culte sont ainsi dressés en leur mémoire dans notre région. L'église de Vézelize par exemple (1520), dédiée aux deux saints, a contribué par son important sanctuaire à faire connaître les saints médecins et à diffuser leur culte en Lorraine.

Plusieurs figurations de Côme et Damien existent dans l'église d'Alaincourt-la-Côte en Moselle. L'église de Benestroff, également en Moselle, compte elle aussi deux très belles statues anciennes.

Il n'est donc pas étonnant que la Faculté de Pont-à-Mousson dédie son petit sceau aux deux saints. Il faut savoir que seules deux Facultés ont choisi Côme et Damien parmi leurs Saints patrons : Pont-à-Mousson et Poitiers.

La représentation de Saint Côme et Saint Damien dans notre musée et ses particularités

Populaires, les saints anargyres Côme et Damien ont été fréquemment représentés depuis l'Antiquité. Patrons des chirurgiens, ils apparaissent dans les images de confrérie, sur les sceaux et les jetons. Puissants protecteurs, ils attirent de nombreux dévots, dont certains riches et célèbres comme les Médicis. Côme l'Ancien (1389-1464) eut pour son saint patron une grande dévotion et finança les travaux de Fra Angelico, auteur de remarquables toiles illustrant plusieurs épisodes de leur légende : La guérison du diacre Justinien, l'enterrement de Côme et Damien avec leurs frères (Musée San Marco à Florence).

L'iconographie des saints a retenu l'attention des historiens parce qu'on les a représentés comme des médecins de la fin du Moyen Age ou de l'époque baroque. Ils portent habituellement les vêtements

amples et le haut chapeau que les médecins portaient pour affirmer leur dignité. Leurs attributs sont : la trousse, la lancette pour les saignées, la pince, la spatule, le mortier et son pilon, le pot d'onguent, l'urinal, et tant pour s'instruire que pour rédiger l'ordonnance, plume et encre, rouleau et livre.

Les particularités des deux tableaux octogonaux de la Faculté

De manière classique, les deux saints portent le costume des professeurs de médecine de la fin du XVI^{ème} siècle : la longue robe rouge, le collet blanc, le chapeau haut.

Comme pour tous les autres tableaux octogonaux, les noms sont peints en lettres capitales rouges. Au-dessus de leurs visages identiques, puisqu'ils sont jumeaux, on devine deux fines auréoles. Leurs attributs sont eux aussi classiques et choisis parmi des instruments évoquant médecine et chirurgie : la spatule et la boîte d'onguents pour Saint Côme, le pot de panacée, remède universel contre tous les maux pour Saint Damien. Saint Côme et Saint Damien ont été représentés ici pour leur authentique qualité de médecins. On ne note aucun caractère qui soit lié à leur stature de saints et de martyrs. Ils sont considérés comme de véritables saints médecins, et non comme des saints guérisseurs.



Anonymes : Saint Côme et Saint Damien
Musée de la Faculté de médecine

Galien et Hippocrate

Dans la salle du conseil de la Faculté de médecine de Nancy, en face des représentations de Saint Côme et Saint Damien, deux portraits viennent compléter la collection des six tableaux octogonaux : il s'agit de Galien et d'Hippocrate. Leur nom est inscrit en lettres rouges comme pour tous les autres tableaux, ne laissant aucun doute quant à leur identité.

Pas une seule sculpture ou effigie de ces deux hommes n'a pu traverser l'histoire et le temps. A ce jour, leurs visages sont ceux idéalisés par les artistes du Moyen-Age. Ces tableaux ne dérogent pas à la règle en représentant les deux hommes dans des costumes médiévaux propres aux médecins. Rappelons que les vêtements ont une signification sociale selon le rang et les fonctions occupées, et si les tenues courtes sont à la mode, les robes et les manteaux longs restent l'apanage des doctes, prêtres et notables. Médecins et juristes portent le même costume : robe longue et rouge, doublée de fourrure

blanche comme Saint Côme et Saint Damien. Cependant ici, pour vêtir Hippocrate et Galien, l'artiste n'a pas retenu l'habit professoral mais des habits simples de médecins. Leur appartenance à l'Antiquité est manifeste et même classique car les Anciens étaient systématiquement dépeints comme des hommes imposants, grands avec la barbe grisonnante et les cheveux longs.

Hippocrate

Ici, Hippocrate tient dans sa main gauche un crâne posé sur une table et dans la droite une sorte de scie. Pour comprendre le sens de cet attribut, il faut se pencher sur son histoire. Né vers 460 avant J-C, sur l'île de Cos, tout prédispose le jeune Hippocrate à un destin hors du commun. Fils d'Héraclide, médecin et prêtre voué au culte d'Asclépios, dieu de la médecine, il serait le vingtième descendant d'Héraclès et le dix-septième descendant d'Asclépios lui-même. A treize ans, il étudie la médecine auprès de son père mais aussi de son grand-père Hippocrate Ier, professeur d'anatomie. Pour parfaire ses connaissances, il voyage en Thessalie, Macédoine, Asie mineure, Egypte,...

Il fonde son école à Cos vers 440 avant J-C. Il organise la lutte contre la peste à Athènes qui fit cinquante mille victimes en 429 avant J-C. Il redevient ensuite, pendant de longues années, périodeute, c'est-à-dire médecin itinérant, avant de fonder une nouvelle école à Larissa où il s'éteindra vers 377 avant J-C. Sur son tombeau, dit-on, vécut un essaim d'abeilles dont le miel guérissait les aphtes des enfants. Ainsi finit la vie d'Hippocrate comme elle avait débuté : entourée de légendes...



Anonymes : Hippocrate et Galien
Musée de la Faculté de médecine

La célébrité d'Hippocrate est liée à une nouvelle conception de la médecine qui s'appuie sur quelques principes : tout observer, soigner le patient plutôt que la maladie, se livrer à une estimation honnête du malade et de ses conditions de vie, seconder et faire confiance à la nature. Ce dernier principe, trait constant de la philosophie hippocratique, entraîne une certaine passivité découlant de l'importance accordée aux vertus curatives de la nature. La théorie qu'il développe sur les quatre éléments constituant le corps (air, terre, eau, feu) et les quatre humeurs (sang et chaleur provenant du cœur, flegme et froid du cerveau, bile noire et humidité de l'estomac, bile jaune et sécheresse du foie) inspirera la médecine durant des siècles.

Les tableaux des médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine

Les tableaux les plus anciens sont représentés par une dizaine de toiles qui sont pratiquement contemporaines des tableaux consacrés aux professeurs, que nous envisagerons ensuite. Ils concernent des hommes qui furent des médecins ou, plus rarement, des chirurgiens attachés aux ducs et duchesses de Lorraine, et rémunérés par eux, avant la nomination de Stanislas Leszczyński. Nous avons été aidés dans notre étude par l'ouvrage que Jacqueline Carolus-Curien a récemment consacré à ce sujet¹⁹. Les deux plus anciens sont consacrés à des membres de la famille du premier doyen de Pont-à-Mousson, les LE POIS.

Nicolas LE POIS (1527-1590) (Nicolaus Piso), père de Charles, et son frère Antoine, ont fait leurs études médicales à Paris où ils suivent l'enseignement du célèbre Dubois dit Sylvius. Ils sont issus d'une famille de la Meuse bien connue des ducs de Lorraine, en particulier du duc Antoine et celui-ci aidera ces deux jeunes étudiants en finançant leurs études. Nicolas est successivement le médecin du duc François, de Chrestienne, puis le médecin habituel de Claude de France porteuse d'une tuberculose évolutive qui la fera mourir assez jeune, non sans avoir mené à bien huit grossesses entre 16 et 27 ans, la dernière s'avérant fatale en 1575. Praticien renommé, il publie un ouvrage *De cognoscendis et curandis praecipue internis humani corporis morbi*. Ce livre, imprimé à Francfort en 1580, connaît un franc succès. Il aura une nouvelle édition en 1736 par un célèbre médecin hollandais, Boerhaave, puis une dernière en 1764. Nicolas est donc le père de Charles, le premier doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson, qui a bénéficié précocement d'un enseignement d'excellence.



Anonyme : *Portrait de Nicolas Le Pois*
Musée de la Faculté de médecine

¹⁹ *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale au fil des siècles*, Ed. Serpenoise, 2010.

Son portrait anonyme, comme tous ceux de cette période, est situé dans la galerie du musée à côté de celui de son illustre fils. Mesurant 81x59 cm, avec un cadre en bois sculpté doré, il montre son buste de profil. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs de la Faculté - qui n'existait pas encore -, que l'on rencontre chez beaucoup des médecins de notre collection : robe rouge sous un chaperon grisâtre qui semble de fourrure. La manche droite, seule visible, paraît fendue. Son cou est entouré d'une fraise tuyautée (godronnée), empesée, à la mode de 1550. Les armes des Le Pois, visibles en cartouche, sont : « d'azur aux trois cosses de pois d'or ».

Un bandeau de couleur foncée, figure sur un grand nombre des tableaux de la collection. Il porte en général une inscription latine dont nous nous sommes permis de donner une interprétation. Celui de Le Pois porte l'inscription suivante :

Nicolas Piso.nancei.doct.med.caroli III archiater²⁰ et a sanctorib. Consil. Obiit an 1590 a(etatis) 63 :
Nicolas Le Pois docteur en médecine de Nancy médecin principal de Charles III et conseiller mort en 1590 à l'âge de 63 ans.

Antoine LE POIS (1515-1578), (Antoine Lepoix, Antonius Piso) entre au service du duc François en 1543 à l'âge de 19ans. Il ne peut en empêcher le décès peu de temps après sa prise de service. Il sera donc médecin du jeune duc Charles qu'il accompagne dans ses déplacements, en particulier en France (1557). Il est nommé médecin de la duchesse Claude et, à ce titre, sera amené à soigner Marie Stuart lors d'un séjour à Nancy. Il avait plusieurs cordes à son arc : helléniste, il aide à la traduction des œuvres d'Hippocrate par un médecin de Metz, Anuce Foes ; numismate averti, il écrit un ouvrage : *Discours sur les médailles et gravures antiques...*, paru en 1579, peu après sa mort survenue en 1578.



Anonyme : Portrait d'Antoine Le Pois
Musée de la Faculté de médecine

²⁰ Archiatre : Etymologiquement, médecin ancien. Ce titre était en général utilisé pour désigner le médecin principal d'un roi, duc...

Son portrait - 78x62 cm - est situé dans la salle du conseil. Cadre en bois sculpté et doré. Il pose en buste, de trois quarts. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs, ce qu'il ne fut pas. Il existe quelques différences cependant avec la robe officielle. La robe noire n'a pas de revers ni de collet à rabat, mais une encolure montante. La chape rouge est là, mais le chaperon d'hermine est remplacé par un revers de la robe de la même fourrure²¹ ». Le Pois a une barbe longue et fournie, grisonnante, en queue d'aronde à la mode allemande. Il porte une calotte noire qui cache complètement sa chevelure et ses oreilles. Les traits sont affirmés et expressifs. La réalisation est vraisemblablement du milieu du XVII^e siècle.

Un bandeau foncé à la partie basse de la toile porte l'inscription suivante :

Antonius PISO archiater Lotharingus obiit an 1578, ae.54 : Antoine LE POIS premier médecin de Lorraine mort en 1578 à l'âge de 54 ans.

Christophe CACHET (1572-1624) est originaire de Mirecourt (ou de Neufchâteau selon d'autres sources) dans les Vosges. Il fait des études de médecine en Italie à Padoue, puis de droit en Suisse à Fribourg. Il est brièvement médecin ordinaire du duc Charles III (1603) qui l'anoblit et le prend comme conseiller. Il l'est également du duc Henri II. Celui-ci, fervent adepte de l'alchimie, ne lui tient pas rigueur de prendre fermement position contre les alchimistes dans un ouvrage paru en 1617 et intitulé : *Apologia dogmatica in hermetici cujusdam Anonymi scriptum de curatione calculi...* . Il devient également conseiller de François II et de Charles IV. Il publie plusieurs ouvrages : l'un est intitulé : *Vray et assuré préservatif de petite vérole et rougeole*, l'autre est un *Traité de médecine* publié en 1622 à Nancy chez Charlot. Il s'oppose très vivement à toute forme de charlatanisme. Avec d'autres médecins de cette époque, il examine Elisabeth de Ranfaing dont il est convaincu qu'elle est possédée par le diable. « Il confie la prévenue aux exorcistes sans états d'âme²² ». Il avait d'autres cordes à son arc. Il a publié un recueil de vers latins et un autre d'épigrammes dits équestres, récits de ses voyages. Il meurt en 1624.



Anonyme : Portrait de Christophe Cachet
Musée de la Faculté de médecine

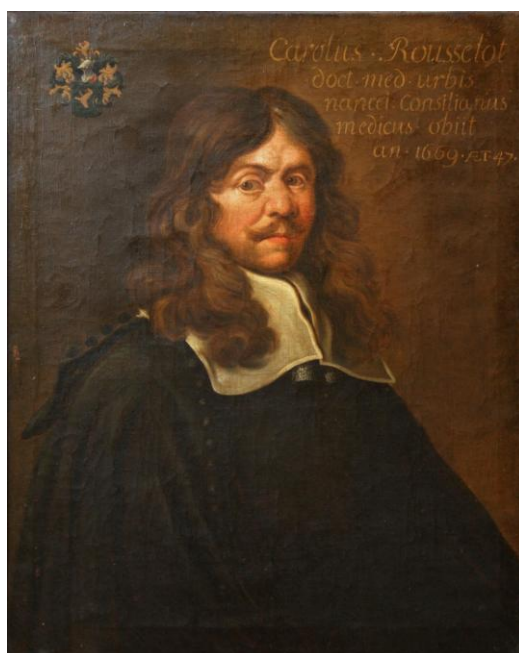
²¹ J. Antoine, op. cit.

²² J. Carolus-Curien. op. cit. p.76, et *La lettre du Musée*, 2011, n°56.

Son portrait, une toile de 78x63 cm, est situé dans la salle de thèses n°2 dans un cadre doré assez richement sculpté. Il pose en buste, légèrement tourné vers la gauche. Il porte un costume sombre de notable : pourpoint et cape noire. Une large fraise assure le contraste avec le visage allongé au front haut. Ses cheveux et sa barbe, d'une même couleur châtain clair, sont ondulés. Un bandeau à la partie inférieure porte l'inscription :

Christophorus. Cachetus. Consil. et archiater. Lotharingus. obiit an 1624 ae 52 : Christophe CACHET, conseiller et archiatre de Lorraine mort en l'an 1624 à l'âge de 52 ans.

Charles ROUSSELOT (?-1673) est né à Nancy. Docteur en médecine en 1639, comme l'atteste un acte de la succession paternelle, il devient médecin des épidémies de la Ville de Nancy en 1641. A ce titre il participe au rapport concernant les eaux de la fontaine Saint-Thiébaud. Il exerce également en ville jusqu'au retour du duc Charles IV (1604-1675), qui le nomme conseiller d'Etat et médecin ordinaire. Malgré une période délicate pour la Lorraine, il semble que Rousselot ait pu mener un train de vie plus que satisfaisant. Il est anobli par le duc qui fait son éloge « pour sa capacité et les grands services qu'il avait rendus depuis 22 ans en la pratique de sa profession, à la capitale de ses états, et dont le père, Jean Rousselot avait employé ses moyens et son crédit en diverses occasions importantes au bien du service de ce prince²³ ». C'était une reconnaissance familiale. La date de son décès est incertaine. Le tableau de la Faculté donne la date de 1669 alors que, d'après d'Arbois de Jubainville, sa mort aurait eu lieu en 1673. Ces incertitudes sont loin d'être rares à ces époques.



Anonyme : Portrait de Charles Rousselot
Musée de la Faculté de médecine

Le portrait de Rousselot est situé dans la salle de thèses n°2. Rectangulaire avec un cadre sobre en bois, doré et mouluré, il mesure 79x64 cm. Le sujet pose de trois quarts, regardant le peintre situé plus à droite. Le costume, sombre, est celui d'un notable. Un large col plat, de forme carrée propre aux hommes de science, repose sur un pourpoint noir doublé d'une pèlerine à boutons. Son visage, ovalaire avec....

²³ Lionnois, op. cit., p. 91,159.

Les tableaux des professeurs de la nouvelle Faculté

Une dizaine d'œuvres concerne cette période. Bien qu'elles ne soient pas toujours signées par leur auteur, certaines ne sont pas sans valeur artistique. Trois des professeurs précédemment étudiés ont fait partie des enseignants de l'Ecole préparatoire avant d'être nommés professeurs de la nouvelle Faculté : Nicolas Blondlot, J.B. Edmond Simonin et Léon Parisot. Nous n'y reviendrons pas²⁴.

Si nous conservons l'ordre chronologique, la première œuvre est celle de **Léon COZE (1819-1896)**. Son père et son grand-père ont illustré la Faculté de Strasbourg dont ils ont été professeurs et doyens. Le père, Rozier, enseigna pendant 22 ans et fut à l'origine de l'Ecole du Service de santé militaire. Léon fait donc toutes ses études à Strasbourg. Docteur en 1842, puis agrégé, succédant à son père dans la charge d'enseignement puis la Chaire de matière médicale et thérapeutique. Il se spécialise en gérontologie, en même temps qu'il pratique le laboratoire, en particulier en bactériologie sur le streptocoque. A Nancy - où il suit sa Faculté lors du transfèrement, mais avec un regret toujours perceptible pour sa ville - il est chargé d'organiser le nouvel établissement, ce dont il s'acquitte avec beaucoup de dévouement et une grande rigueur. Il prend sa retraite en 1889.



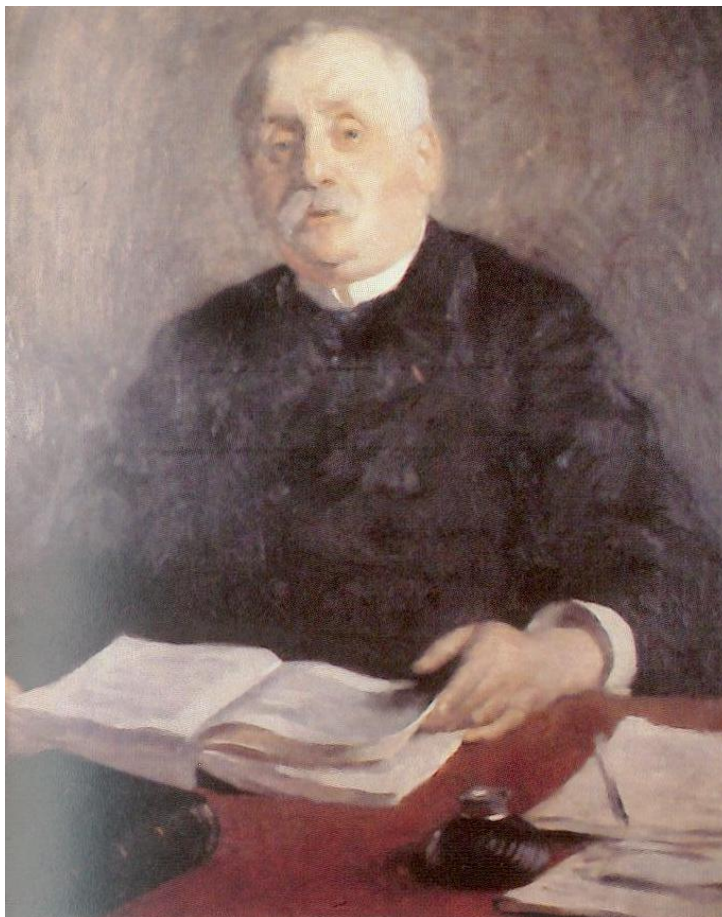
Jean-Mathias Schiff : *Portrait de Léon Coze*
Musée de la Faculté de médecine

²⁴ A côté de chaque tableau, nous avons fait figurer, lorsqu'elle existe, la photo du professeur ; les photos proviennent de l'ouvrage *Ceux qui nous ont quittés*, op.cit.

*La toile, entourée d'un cadre en bois sculpté et doré, datée de 1907, mesure 50x38 cm. Elle est accrochée dans la salle du conseil. Visible en presque totalité, Léon Coze est assis sur un siège à dossier droit capitonné. Il a les mains croisées sur sa jambe droite croisée. Il est vêtu de la robe classique des professeurs de médecine et porte la Légion d'honneur. Peint à l'âge mûr, ses traits sont reposés, bienveillants. Le regard est légèrement tourné vers la droite. Le tableau est signé à l'angle inférieur droit de la toile : **J.M. Schiff**.*

Né à Rettel (57), **Jean-Mathias Schiff (1870-1939)**, après des études à Nancy entre à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il fréquente l'atelier de Léon Bonnat, célèbre portraitiste de cette époque. De retour à Nancy, il dirige une académie de peinture avec le sculpteur Alfred Finot. Il expose à plusieurs salons locaux et quelques-unes de ses œuvres font partie des collections du Musée des Beaux-Arts de Nancy.

Le tableau qui représente **Hippolyte BERNHEIM (1840-1919)** est certainement l'un des plus connus de la collection. Bernheim, il est vrai, eut une renommée internationale qui a certainement contribué à ce succès.



Victor Prouvé : Portrait d'Hippolyte Bernheim
Musée de la Faculté de médecine

Strasbourgeois d'origine, Bernheim fait toutes ses études dans la faculté de cette ville et de façon brillante puisqu'il est agrégé à 28 ans, en 1868. La guerre de 1870 manque d'interrompre une carrière...

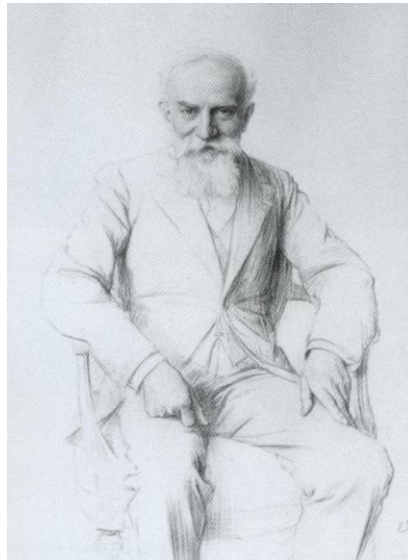
Les œuvres dessinées ou gravées

Jean Floquet

Le Musée de la Faculté de médecine possède quelques dessins et gravures qui ne sont pas sans intérêt. Naturellement, ce sont encore des portraits de professeurs du siècle dernier. Ils sont l'œuvre d'artistes dont certains nous sont déjà connus, alors que d'autres, notamment lorrains, n'ont encore fait l'objet d'aucune mention. Nous nous attarderons sur ces derniers.

La première œuvre est un dessin au crayon, encadré avec un passe-partout sur lequel des traits dorés en lavis ont été dessinés pour donner un effet de profondeur. Le cadre lui-même est en bois doré, mouluré, de 30x40 cm. Il concerne **Jean-Paul VUILLEMIN (1861-1932)**²⁵, professeur d'histoire naturelle à la Faculté, dont nous avons parlé à propos de son tableau attribué à l'école de Nancy. En 1924, à l'occasion de sa promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur, l'université, ses collègues et ses amis, demandent au peintre et portraitiste **Emile Friant** de réaliser un portrait de Vuillemin. Un original de celui-ci est présent dans la salle de réunion n°1 (salle Kissel²⁶). De nombreuses reproductions en ont été publiées dans divers ouvrages.

Vuillemin apparaît plus âgé que sur le tableau. Il a 63 ans. Il est visible en totalité, assis dans un fauteuil dans lequel il se tient légèrement voûté. En costume de ville, celui-ci est déformé par un certain embonpoint. Il a les bras écartés, reposant sur les accoudoirs, les mains sont posées sur les cuisses, la droite presque fermée, la gauche avec les doigts étendus. Le visage est bienveillant, avec une barbe et une moustache fournies. Le regard est franc, dirigé sur l'artiste. Le front bombé paraît d'autant plus vaste que la chevelure est réduite.



Emile Friant : *Portrait de Jean-Paul Vuillemin*
Musée de la Faculté de médecine

²⁵ La carrière de Vuillemin a été présentée précédemment.

²⁶ Pierre Kissel est un éminent professeur ; sa carrière est évoquée dans le chapitre consacré aux médaillons.

Emile Friant (1863-1932) est vraiment un contemporain de Vuillemin. Né à Dieuze, il appartient à l'Ecole de Nancy, dont il fut, très jeune, un des membres du comité directeur. Il débute précocement des études de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy, avant de partir pour Paris. Il est l'élève de Cabanel et bénéficie des conseils de Bastien-Lepage. Il obtient un second prix de Rome à l'âge de 20 ans. Il est considéré comme un naturaliste, en particulier dans son activité de portraitiste. Lui-même se réclamait d'Ingres. Certains lui ont reproché de vouloir imiter la photographie naissante, qui d'ailleurs le passionnait. Il a réalisé de grandes œuvres dont certaines sont visibles au musée des Beaux-Arts de Nancy : « Un étudiant », « La Toussaint », « La douleur », « Les amoureux », « Portrait d'Albert Jasson ». L'hôtel de ville lui doit aussi une œuvre, « Les jours heureux », exposée dans la salle du conseil.

Friant a également dessiné un autre portrait au crayon qui concerne cette fois le professeur **Paul SIMON (1857-1939)**²⁷.

Simon est assis de trois-quarts, tourné vers la droite, assis dans un fauteuil. Jambes croisées, bras appuyés sur les accoudoirs, le corps est à peine esquissé. La tête a surtout été représentée. Le musée ne possède pas cette œuvre. Nous avons décrit le tableau de Paul Simon. Par comparaison, les deux œuvres semblent avoir été faites vers la même période. Alors que dans le tableau Simon est en robe, Friant le dessine en complet-veston, cravate. Le visage est plus étroit et allongé sur ce dessin, mais il existe une...



Emile Friant : Portrait de Paul Simon
Musée de la Faculté de médecine

²⁷ La carrière de Simon a été présentée précédemment.

Autres portraits et peintures

Les toiles de Roger Casse de la Maternité régionale

Michel Schweitzer et Bernard Legras

La Maternité universitaire Adolphe Pinard de Nancy possède des décorations murales de grande taille, œuvres de qualité du peintre Roger Casse. Le professeur **FRUHINSHOLZ**, son directeur, connaissait bien cet artiste formé à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy et à la fin des années 1930, il commanda à l'artiste une série de peintures pour la grande galerie et l'atrium conduisant à la bibliothèque et à l'amphithéâtre de la Maternité. Elles ne seront réalisées qu'entre 1939 et 1944.

Roger Casse (1880-1944), élève de Larcher à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy, entre en 1899 dans l'atelier de Cormon à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris. En 1907, il expose un *Intérieur alsacien* au Salon de la Nationale. Il participera régulièrement aux expositions de cette société, présentant notamment un émouvant *Portrait de Mme Demange* en 1924. Sociétaire en 1932, il démissionne, attiré par la liberté du Salon des Tuileries où, dès 1928, il avait montré un *Portrait de femme* et un intérieur du *Cabinet de Maître Demange*, et où il expose jusqu'en 1944. Il figure aux Indépendants de 1932 et de 1941 avec, en dernier lieu, un *Portrait de l'écrivain René de Planhol* et reçoit une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1937 pour un *Portrait de femme*. Il a encore réalisé de grandes décorations, dont celles de la Maternité de Nancy, une esquisse se trouvant à la mairie d'Oissel (Seine-Inférieure). Pour la Haute-Cour de Justice du Pérou, à Lima, Casse a copié : *La Justice divine et la Vengeance poursuivant le Crime* de Prud'hon²⁸. Pour le musée des monuments français, Roger Casse a reproduit des fresques médiévales.

²⁸D'après le *Bénézit*, dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs.

Dans l'atrium de la Maternité, deux toiles de 2 m 60 de large sur 4 m de haut concernent l'activité médicale : *La Consultation* représente un chef de clinique en train d'examiner un nourrisson. A proximité, une jeune mère donne le sein. Le sujet fait allusion aux « Œuvres de la Maternité », structure médico-sociale mise en place par Albert Fruhinsholz, premier en France à organiser des consultations de nourrissons et une aide à l'allaitement maternel.



Roger Casse : *La Consultation*
Maternité régionale

Toujours dans l'atrium, à droite, près du couloir menant à l'amphithéâtre, face à « *La Consultation* », une autre œuvre représente le professeur Fruhinholz au chevet d'une patiente. Il est accompagné de ses élèves, les professeurs Vermelin et Hartemann et de la maîtresse sage-femme, Mme George.....



Roger Casse : *La visite du professeur Fruhinholz à une récente accouchée*
Maternité régionale

La tapisserie de Camille Hilaire du Centre de transfusion

Bernard Legras



Camille Hilaire : *La banque du sang*
Centre de transfusion

Cette tapisserie signée de **Camille Hilaire** représente sur une hauteur de 10 mètres et une surface exceptionnelle de 50 mètres carrés, le symbole du sang et des vaisseaux sanguins. Elle est située dans le grand hall du Centre de transfusion de la rue Lionnois à Nancy qui fait partie de l'hôpital Central.

Elle occupe superbement un des murs du grand espace créé par l'architecte Dominique Louis.

Comme le dit Henri Claude, « Hilaire donne un puissant témoignage de son talent dans une autre forme d'art mural à laquelle, il se consacrera quasiment toute sa vie ; la tapisserie, sa production étant présentée dans de nombreuses expositions aux côtés de celles de Jean Lurçat et de ses deux collègues ...

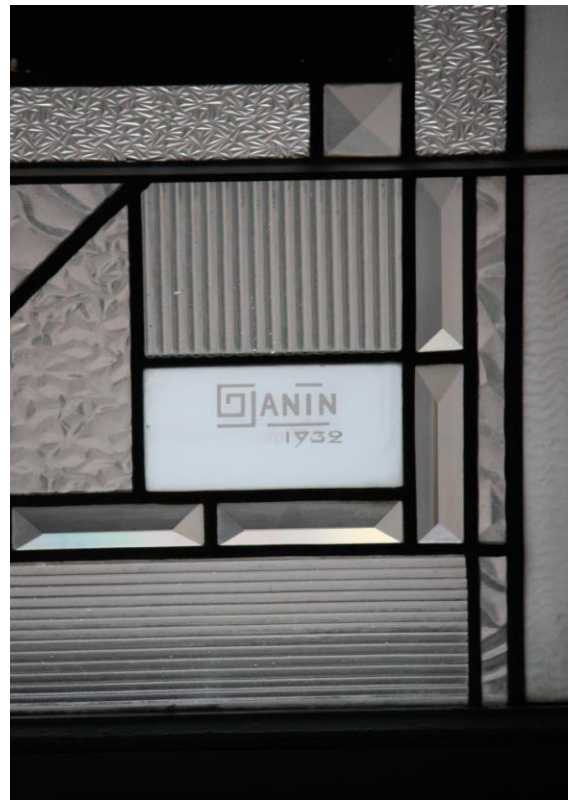
Le vitrail de Georges Janin de l'Institut dentaire

Alain Westphal

L'Institut dentaire de la Faculté de médecine de Nancy s'installe dans ses nouveaux locaux de la rue Heydenreich vers 1936²⁹. Au niveau européen, cet établissement se distingue par son architecture et aussi par sa fonctionnalité.

Un grand vitrail de 3 m 30 de haut et de 2 m 60 de large, réalisé par Georges Janin en 1932, éclaire et orne le grand escalier qui relie les trois étages de l'aile Est du bâtiment en forme de U. Le détail permet de voir la signature de l'artiste et des détails de son usage des verres dans cette œuvre « Art déco ».

Difficile à lire, cette œuvre fait plus référence au travail livresque qu'à la pratique dentaire avec deux porteurs d'écrits et la symbolique de la Lorraine (chardon et alérion)³⁰....



Georges Janin : Vitrail du grand escalier
Institut dentaire

²⁹ *Les débuts de l'enseignement dentaire public à Nancy après la loi Brouardel de 1892* : A. Westphal (disponible sur : www.bium.univ-paris5.fr/sfhad/actes_2008.htm).

³⁰ Cette œuvre est sans doute en péril dans le cadre de la délocalisation prochaine de la Faculté d'odontologie, tout comme la peinture murale de Sainte Apolline (texte suivant).

La fresque de Sainte Apolline de la Faculté d'odontologie

Apolline Trioulaire et Alain Fontaine

Dans une salle autrefois destinée à la soutenance des thèses et aux réunions des conseils de la Faculté d'odontologie, nous pouvons aujourd'hui encore admirer une grande fresque de 2 m 50 de haut et 2 m de large représentant Sainte Apolline, patronne des chirurgiens-dentistes et, par extension, des personnes souffrant des maux de dents.



Michel Jamar : *Sainte Apolline*
Faculté d'odontologie

TROISIEME PARTIE

LES SCULPTURES



Les bustes, médaillons et médailles

Jean Floquet

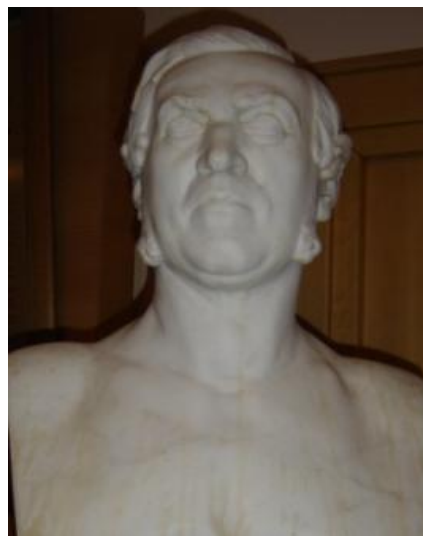
La mémoire des professeurs de la Faculté de Pont-à-Mousson et des médecins de Nancy des XVIème, XVIIème et de la moitié du XVIIIème siècles nous est parvenue sous forme de tableaux dont la présentation a été faite dans un chapitre précédent. Depuis 1870, il en est tout autrement. Sans doute en raison des progrès des œuvres imprimées mais, plus encore, de l'apparition de la photographie, les peintures deviennent exceptionnelles. Le souvenir des médecins, des professeurs essentiellement, va être conservé grâce d'une part à des bustes, renouant ainsi avec une habitude fort ancienne, et d'autre part à des médaillons apposés habituellement dans les services hospitaliers ou, enfin, des médailles.

Les bustes

Les bustes à la Faculté de médecine

La collection de bustes de la Faculté de médecine, une vingtaine au total, est rassemblée dans le couloir d'accueil qui conduit au bureau du doyen ou dans la salle du conseil. Quelques-uns sont situés dans les réserves du musée. Leur intérêt est variable. Un nombre non négligeable concerne des professeurs strasbourgeois venus à Nancy lors du « transfèrement » de leur Faculté en 1872. Plusieurs sont portés par un piédouche³¹.

Joseph STOLTZ (1803-1896), dernier doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg, devient le premier de celle de Nancy, malgré un âge avancé. Sa carrière est brillante : agrégé à 26 ans, il est professeur et responsable de la clinique d'accouchements en 1834, à 30 ans. Il est l'un des maîtres de l'obstétrique française, membre associé de l'Académie de médecine. Il s'investit dans de nombreux domaines de la politique alsacienne. Il prend sa retraite en 1878 après avoir assuré la mise en route de sa nouvelle Faculté.



Philippe Grass : *Buste de Joseph Stoltz*
Musée de la Faculté de médecine

Son buste, hommage de la Faculté à son doyen, est situé dans la salle du conseil. Il est en marbre, haut de 60 cm, signé de C. Colombo d'après Grass.

Philippe Grass (1801-1876), sculpteur et statuaire alsacien, formé à l'École des Beaux-Arts de Paris, fit sa carrière à Strasbourg. Il contribua à la réfection des statues de la cathédrale de cette ville qui avaient souffert lors de la période révolutionnaire. Un autre buste similaire de Stoltz est exposé à la Maternité régionale.

³¹ Piédouche : petite base, ronde ou carrée, qui sert à porter un buste (terme de sculpture et d'architecture).

Le doyen **Gabriel TOURDES (1810-1900)** est également honoré. Originaire de Strasbourg où il fait ses études médicales, il embrasse d'abord la carrière militaire. Il est nommé successivement au Val de Grâce, à l'hôpital militaire de Metz, avant de rejoindre Strasbourg. En 1840, reçu à l'agrégation, il quitte l'armée pour la Faculté de médecine de sa ville natale. Il y est chargé de la médecine légale, nouvelle discipline dont il assure l'éclosion. Il écrit plusieurs ouvrages dans cette discipline où il acquiert une notoriété certaine. Il est en même temps chargé de la pédiatrie (1846). A Nancy, il crée le service de médecine légale. Il participe à la réflexion sur la construction du nouvel hôpital comme en témoigne son « Projet de reconstruction des hôpitaux civils ». Il est doyen lors de l'inauguration de celui-ci en même temps qu'il débute les premières études sur le futur Institut anatomique de la rue Lionnois. Passionné d'histoire, il est l'auteur d'un travail sur les origines de l'enseignement médical en Lorraine et sur la Faculté de Pont-à-Mousson.



Ernest Bussièr : *Buste de Gabriel Tourdes*
Musée de la Faculté de médecine

Nous avons deux bustes identiques, l'un en plâtre, salle du conseil, l'autre en marbre, d'une hauteur de 65 cm, dans le couloir du décanat³². Le style est classique de l'art officiel de la troisième république. Il est l'œuvre d'un sculpteur bien connu des Nancéiens, **Ernest Bussièr**.

Ernest Bussièr (1863-1913), né à Ars-sur-Moselle et mort à Nancy, est un statuaire et céramiste de l'Ecole de Nancy. Après avoir suivi des cours à l'Ecole municipale des Beaux-Arts de Nancy (dont il deviendra plus tard professeur), il bénéficia ensuite d'une bourse municipale qui lui permit de suivre des cours à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris dès 1883. Il deviendra membre du comité directeur de l'Ecole de Nancy dès 1901. Il réalise de nombreux monuments et sculptures funéraires. Il est surtout renommé pour ses nombreux bustes ou médaillons de personnages célèbres ou éminents de Lorraine. Plusieurs d'entre eux sont encore visibles, notamment au cimetière de Préville : Grandville et Bichat, Virginie Mauvais, grande bienfaitrice hospitalière (1893), Friot (1903). Le fronton de l'hôpital Saint-Julien qu'il a sculpté est présenté plus loin.

Victor PARISOT (1811-1895) est le premier représentant d'une famille dont nous avons parlé à propos

³² La signature apparaît sur l'épaule gauche de l'exemplaire en plâtre alors qu'elle ne figure pas sur le moulage en bronze bien que les deux bustes soient identiques.

Les bustes à la Faculté de pharmacie

Dans le vestibule de la Faculté de pharmacie de Nancy figure un très beau buste de **BLEICHER**, signé par **Ernest Bussièr**, buste qui couronnait autrefois le monument qui avait été dédié à sa mémoire après son assassinat, dans le jardin botanique de l'École lorsqu'elle était place Carnot-rue de la Ravinelle.



Ernest Bussièr : *Buste de Marie Bleicher*
Faculté de pharmacie

S'y trouvent également le moulage en plâtre du buste de **SCHLAGDENHAUFFEN** dont le bronze est dans la salle des actes, et un buste du toxicologue Orfila.



Ernest Bussièr : *Buste de Frédéric Schlagdenhauffen*
Faculté de pharmacie

La carrière des deux brillants professeurs, Bleicher et Schlagdenhauffen, figure dans le chapitre sur les portraits des professeurs de pharmacie ; celle de Bussièr avec les bustes des médecins.

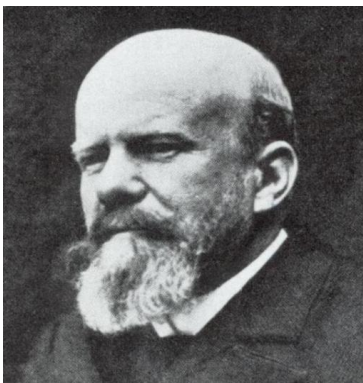
Les médaillons

Nous avons recensé une vingtaine de médaillons. Il peut s'agir d'œuvres commémorant un événement de la vie hospitalo-universitaire. Ils sont le plus souvent situés dans les bâtiments hospitaliers dans la mesure où, voulant honorer la mémoire de professeurs au moment de leur cessation d'activité, ils ont été apposés dans les locaux où s'est déroulée leur fonction de praticien. Mais, en raison de modifications, de déménagements des services, certains ont été déplacés ou déposés au Musée de la Faculté de médecine. Souvent une médaille a été produite en même temps que ce médaillon. Il existe alors une similitude entre les médaillons et les médailles. Les sujets, les auteurs sont les mêmes. Les sépare une différence de taille mais surtout l'absence de verso sur les médaillons puisqu'ils sont apposés sur une surface, mur, bois, marbre, alors que les deux faces des médailles peuvent être utilisées. Notons que la composition est souvent moins riche que dans un ex-libris. Le portrait est souvent associé sur le recto au nom du récipiendaire avec les dates pendant lesquelles il a exercé son activité³³.

Nous évoquerons principalement ceux dont les créateurs sont connus.

Paul SPILLMANN (1844-1914) nous a laissé un médaillon qui se trouve encore actuellement à l'hôpital Saint-Julien.

*Il s'agit d'une plaque rectangulaire en bronze de 25x20 cm représentant le maître de profil gauche, en robe. Deux médailles sont visibles, dont la légion d'honneur qu'il reçut en 1978 pour son implication pendant la guerre. Comme sur les photographies, Spillmann a une moustache fournie, une barbe abondante contrastant avec une chevelure réduite à la périphérie de crâne. Ses traits sont énergiques. Cette plaque est fixée à la partie haute d'un marbre également rectangulaire de 75x50 cm, qui porte l'inscription suivante : « Professeur Paul SPILLMANN (1844-1914) fondateur et président de l'œuvre Lorraine des Tuberculeux. (1901-1914) ». Dans son éloge funèbre, le Professeur Etienne nous apprend que cette plaque, œuvre de **Georges-Henri Prud'homme (1873-1947)**, devait lui être remise en février 1914, mais l'état de santé du maître ne permit pas la réalisation de ce projet.*



Georges-Henri Prud'homme : Médaillon de Paul Spillmann
Hôpital Saint-Julien

³³ A côté de chaque médaillon, nous avons fait figurer, lorsqu'elle existe, la photo du professeur ; les photos proviennent de l'ouvrage *Ceux qui nous ont quittés*, op.cit.

Paul Spillmann commence ses études à Nancy à l'école préparatoire. Il est interne des hôpitaux mais il va poursuivre sa formation à Paris et notamment dans le service de Fournier. Faut-il y voir l'origine du nom qui sera donné à l'hôpital qui abritera pendant de nombreuses années la clinique des maladies de la peau et des maladies sexuellement transmises ? En effet, revenu à Nancy dès 1870, il est chef de clinique en médecine, se charge un moment d'enseigner l'anatomie pathologique. Il consacre sa thèse à la tuberculose digestive avant d'être nommé agrégé de médecine. Il est chargé successivement de la clinique des maladies cutanées et syphilitiques avant d'occuper la chaire de clinique médicale (1887), qu'il occupera jusqu'à son décès. Il est membre associé de l'Académie de médecine. Il publie plusieurs ouvrages soit en médecine, soit en dermatologie. Ses travaux sur la syphilis ont fait longtemps autorité. Le sanatorium de Lay-Saint-Christophe qui vient de fermer ses portes était l'une de ses œuvres.

George-Henri Prud'homme fut l'un des meilleurs graveurs et médaillistes de la première moitié du XX^{ème} siècle. Né à Cap Breton et décédé à Paris, il étudie à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris sous la direction d'Alexandre Falguière et Alphonse Dubois. Il exécute de nombreuses plaquettes en bronze, de des portraits, à la fois des contemporains (Edmond Rostand, Pierre Loti et Henri Poincaré), et des figures historiques telles que Molière et Watteau. Prud'homme a largement contribué à une série de médailles montrant les costumes traditionnels des différentes provinces de France, et a été choisi pour commémorer des événements comme la bataille de Verdun et la signature de l'Armistice (1918).

Le médaillon du professeur **Joseph ROHMER (1856-1921)** est apposé à l'hôpital Central, dans le service d'ophtalmologie du pavillon Balbâtre, à droite en entrant, après la porte extérieure.

Rohmer est en effet le premier à avoir occupé ce tout nouveau service d'ophtalmologie qui, antérieurement, était situé à l'hôpital Saint-Léon. Un temps, il est logé dans le bâtiment Roger de Vidéange, au dernier étage sous les toits, ce qui vaut à ce service le nom de « pigeonnier³⁴ ». Il y restera près de quinze années avant que le service définitif ne soit construit à droite dans la cour d'honneur³⁵. Né dans le Bas-Rhin à Lorentzen, il se destine rapidement à la pratique de la chirurgie. Chef de clinique puis agrégé, il prend la succession de Théodore Weiss. Il est chargé de l'enseignement de l'ophtalmologie ; il est le véritable fondateur de cette discipline à Nancy. En 1899, il obtient l'individualisation d'une chaire de clinique ophtalmologique. Il va exprimer toutes ses qualités de chef d'école, sa virtuosité opératoire, ses qualités d'enseignant, faisant l'admiration de tous. Il réutilisera ses compétences en chirurgie générale au moment de la guerre de 1914-1918. Il disparaît en 1921, laissant...



Alfred Finot : Médaillon de Joseph Rohmer
Hôpital Central

³⁴ D'après C. Thomas. *Ceux qui nous ont quittés*, op.cit.

³⁵ Ce service vient de fermer à la suite du transfert du service d'ophtalmologie vers le site de Brabois.

Les médailles

Cette forme d'art fait appel à des techniques différentes. Une centaine est rassemblée au Musée de la Faculté de médecine. D'origines diverses, beaucoup proviennent de nos doyens successifs : maîtres de la Faculté, donations lors de voyages culturels en France ou à l'étranger, reproduction des sceaux de différentes périodes ayant jalonné l'histoire de la médecine lorraine, souvenirs d'étapes importantes de la vie hospitalo-universitaire. Notons aussi quelques donations récentes : professeur Claude Perrin, docteur Thomas de Blâmont... Le tableau figurant en annexe III synthétise leurs significations et, lorsqu'ils sont connus, les artistes qui les ont gravées.

Comme nous l'avons souligné, une petite moitié de ces médailles a été créée à l'occasion de la cessation d'activité du récipiendaire et, de ce fait, les sujets les plus souvent utilisés sont des portraits éventuellement associés à un texte résumant les activités, les dates de fonction ou l'origine des donateurs. Une citation est possible. Plus rarement, il s'agit de rendre mémoire à un événement de la vie facultaire ou hospitalière. Nous retrouvons aussi des « figures » de la médecine française, sans toujours savoir comment elles sont venues dans notre collection. Sans doute par participation d'un collègue ou de la Faculté à un hommage rendu. Ces dernières années, les médailles sont souvent le reflet des relations internationales que la Faculté a tissées avec l'étranger. La présence de certaines est plus surprenante.

Cet ensemble, certes quelque peu disparate, n'est cependant pas sans intérêt. Outre qu'il rend mémoire à quelques-unes des personnalités qui ont construit la renommée de la médecine nancéenne, il souligne aussi les relations étroites que le monde médical a entretenues avec le monde artistique en faisant appel à des artistes régionaux dont la mémoire mérite également d'être retenue. Pour des raisons économiques, mais aussi par la disparition des « écoles centrées sur un maître », par la fragmentation des services hospitaliers, la création de ces œuvres d'art est en train de disparaître.

Le musée possède un certain nombre de médailles dont voici quelques exemples³⁶ :....



*Paulin de Lavergne*³⁷



*Robert Grandpierre*³⁸

³⁶ Les professeurs sans note ont été présentés précédemment.

³⁷ De Lavergne (1884-1957), professeur de bactériologie, fut l'une des très grandes figures de la Faculté de médecine de Nancy.

³⁸ Grandpierre (1903-1984), professeur de physiologie de la Faculté de médecine de Nancy.

Les ex-libris

L'ex-libris est une œuvre d'art en miniature, puisque sur quelques centimètres carrés, le graveur doit synthétiser une image significative de l'histoire, de la profession, des goûts du destinataire.

Voici ce que le professeur **Jean-Pierre GRILLIAT (1924-2007)** nous écrivait quelques temps avant son décès : « *Ex-libris 1973, opus 182. Ex-libris parlant : sur la partie gauche, la vigne évoque les origines champenoises de la famille paternelle du destinataire. Les fleurs du premier plan ont une connotation maternelle, la mère du professeur Grilliat se prénommant Marguerite. Au fond, les arbres, le village soulignent son attachement au terroir et son intérêt pour le monde rural, agricole et sa pathologie. A l'arrière-plan, l'usine fait référence à la pathologie bronchique et donc, à la première spécialité de M. Grilliat, la pneumologie. Le vent, dans le ciel, qui fait ployer les récoltes, c'est le souffle, élément vital à restaurer chez l'asthmatique... et les épis de blé rappellent que Mme Grilliat est née Moisson. Le gril annonce le patronyme, la pierre sur laquelle il est posé, le prénom, et le caducée en forme de flamme est le symbole de la profession du professeur Grilliat* ».

La composition doit être la plus harmonieuse possible, avec un sens aigu de la perspective, une technique irréprochable. S'il est accompagné d'un texte, la calligraphie doit être parfaite.

Daniel Meyer³⁹ possédait toutes ces qualités et sa renommée est incontestable dans ce domaine. La liste des personnes appartenant aux professions de santé qui ont fait appel à lui est importante, plus d'une vingtaine entre les années 1944 et 1983. Professeurs de la Faculté, médecins, pharmaciens, directeurs de laboratoires (voir annexe IV). La plupart des destinataires sont français mais on note quelques étrangers. Si le plus souvent l'ex-libris est une commande du destinataire, il n'est pas exceptionnel qu'il soit réalisé à la suite d'une commande, l'artiste devant alors faire preuve d'imagination.

Le docteur Bergeret (ex-libris 1949, opus75) écrivait à Meyer : « *Je sais quelle amitié vous liait à André L. et le geste fraternel qui vous a poussé à rechercher dans ses cartons la trace de son inspiration pour le traduire à mon intention en y ajoutant la touche si personnelle de votre burin, suscite en moi une émotion dont je désire vous faire hommage ...* ».

A noter que c'est un poème de Verlaine *Cavetri-Mahabharatta* qui justifie le dessin choisi pour le professeur **Jean GIRARD (1903-1955)** qui possédait une vaste culture littéraire et artistique.

³⁹ La biographie de Meyer est présentée dans le texte sur les œuvres gravées et imprimées.



Pour sauver son époux, Cavitri fit le vœu
De se tenir trois jours entiers, trois nuits entières,
Debout, ainsi que dit Vyaça, comme un pieu.

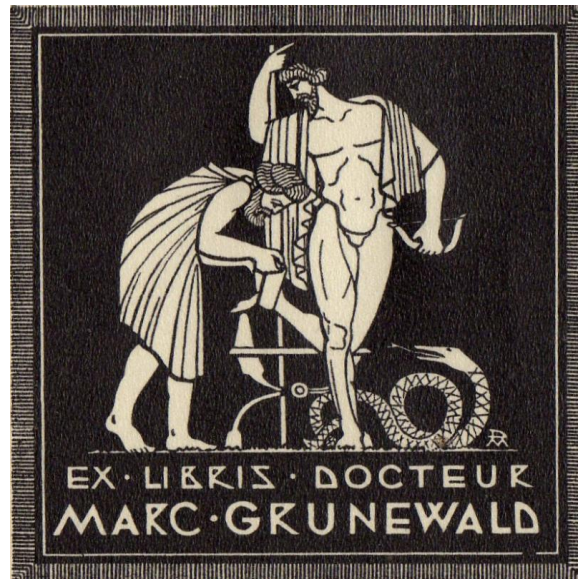
Ni Curya, tes rais cruels, ni la langueur
Que Tchandra vient épandre à minuit sur les cimes
Ne firent défaillir, dans leurs efforts sublimes,
La pensée et la chair de la femme au grand cœur.

Que nous cerne l'oubli, noir et morne assassin,
Ou que l'envie aux traits amers nous ait pour cibles,
Ainsi que Cavitri faisons-nous impassibles,
Mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein.

Paul Verlaine

Daniel Meyer : *Ex-libris de Jean Girard*
Bois gravé inspiré du poème de Verlaine
Musée de la Faculté de médecine

Un thème antique est trouvé dans ceux du professeur **Charles THOMAS** où le dessin reproduit un cachet d'oculiste gallo-romain ou encore du docteur Marc Grunwald, médecin praticien à Trieux, où il s'agit d'une scène mythologique représentant Machaon, fils d'Esculape, soignant le pied du guerrier grec Philoctète. Il est rare de constater une ressemblance entre deux œuvres, mais le même sujet se retrouve dans un dessus de cheminée en marbre, sculpté pour le domicile du professeur **Pierre CHALNOT**.

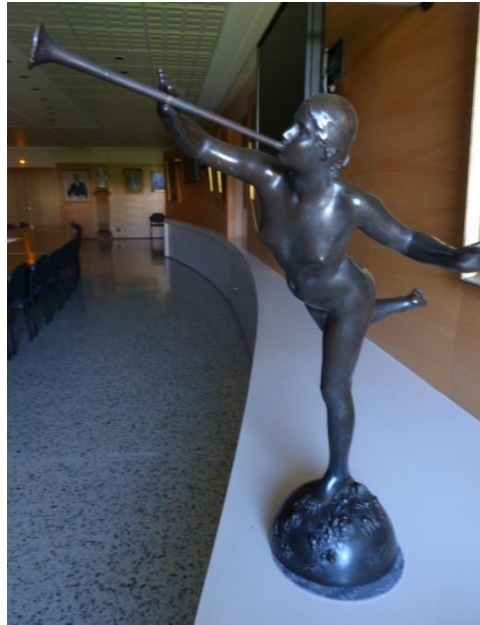


Daniel Meyer - Musée de la Faculté de médecine
Ex-libris de Charles Thomas

Ex-libris de Marc Grunewald

Autres sculptures

Le bronze d'Alexandre Falguière à la Faculté de médecine



Alexandre Falguière : *La renommée*
Faculté de médecine

Une jeune personne, en bronze, est située dans la salle du conseil. Jouant de la trompette, elle ne repose que sur sa seule jambe gauche, posée sur une demi-sphère qui lui sert de piédouche et sur laquelle est bien lisible la signature de l'artiste : **Falguière**. On y trouve également un entrelacs de fleurs. La jambe droite est étendue vers l'arrière, continuant l'axe du corps penché, assurant l'équilibre de la sculpture et donnant une idée de course en avant. Cette statuette ne manque pas d'élégance. Le visage montre des traits très fins et la chevelure est tirée en arrière pour former un chignon. L'ensemble donne une impression de mouvement, de jeunesse. Nous ignorons totalement la provenance de cette œuvre. En parcourant des reproductions de l'œuvre de Falguière, il est évident que cet artiste a commis un assez grand nombre de statuettes de ce type, la plus célèbre étant « le vainqueur au combat de coqs ».

Cette statuette en bronze de 60 cm de hauteur, correspond manifestement à « La renommée », œuvre dont il est possible de trouver des traces dans la littérature. Il est vraisemblable qu'elle a fait l'objet d'un certain nombre de copies, car plusieurs sont à vendre chez les spécialistes.

Jean-Alexandre-Joseph Falguière (1831-1900), connu sous le prénom d'Alexandre, est un sculpteur ...

Le fronton d'Ernest Bussière de l'Hôpital Saint-Julien



Ernest Bussière : *Génie consolateur offrant l'asile et les dons de la solidarité humaine*
Hôpital Saint-Julien

En 1897, la Ville de Nancy, ayant convenu de désaffecter le vieil hospice Saint-Julien, décida d'en reconstruire un autre (qui portera le même nom) sur le terrain dit *Le cimetière de Saint-Nicolas*. Elle fit appel à Albert Jasson, son architecte municipal. Sur ce terrain, Jasson dessina un plan dans la grande tradition Beaux-Arts : un premier ensemble sur rue, autour d'un jardin très ordonné, comportant un grand pavillon de façade (dit *pavillon de l'Horloge* ou *pavillon Spillmann*) avec deux ailes en retour d'équerre, suivi, dans l'alignement exact, par un deuxième ensemble composé de la même manière et quasiment de mêmes dimensions : le dernier bâtiment, parallèle au *pavillon de l'Horloge*, intègre en son centre la chapelle qui constitue la ponctuation majeure sur l'axe de symétrie.

Jasson fit appel à ses amis artistes : Bussière orna le frontispice du pavillon de l'horloge d'un grand bas-relief représentant *un génie consolateur offrant l'asile et les dons de la solidarité humaine*.

Nous avons présenté précédemment Ernest Bussière (1863-1913), sculpteur lorrain de la « Belle Epoque », contemporain de Gallé, Prouvé, Majorelle, Daum, Grüber, Lalique et Friant qui a participé à l'éclosion de l'« Ecole de Nancy ».

La sculpture de Marino Di Teana à la Faculté de médecine

Le campus de la Faculté de médecine de Brabois accueille ses visiteurs par une sculpture monumentale de **Francesco Marino Di Teana** qui a été conçue parallèlement à une peinture murale de grande taille du peintre **Philippe Morisson**.

Voici ce que le Républicain lorrain disait de ces œuvres lors de leur réalisation :

Dans une ambiance de rentrée à la nouvelle Faculté de médecine et de chirurgie de Brabois, deux hommes mettent la dernière main à une œuvre monumentale commune réalisée au titre du 1 % artistique et à laquelle ils ont travaillé durant deux ans.

Ils furent associés dans cette création qui comprend un panneau mural en céramique de 325 m², accompagné de 1600 m de polychromie⁴⁰, œuvre du peintre Philippe Morisson, et une structure en acier corten de 9 m de haut pesant plus de douze tonnes, œuvre du sculpteur Marino Di Teana.

Ce n'est pas la première fois que ces deux artistes appartenant à l'abstraction géométrique travaillent ensemble, une amitié d'un quart de siècle les lie l'un à l'autre depuis le jour où ils se sont rencontrés dans le groupe de la galerie Denise René, au temps où celle-ci faisait les beaux-jours de la capitale en présentant les travaux de jeunes qui avaient noms Cruz-Diez, Soto, Vasarely.

Le projet des architectes chargés de Brabois, Le Maresquier et Jerignier, était de faire réaliser une décoration murale, donc plane, avec un rappel monumental en trois dimensions. Les conceptions des deux artistes, sans se rejoindre, se touchent et le ciment de l'amitié aidant, l'unité de la sculpture et de la décoration est parfaite.

Morisson a réussi à animer les murs, à en prendre possession en y accrochant une peinture mouvante et subtile. Di Teana a créé l'élément complémentaire harmonieux et puissant.

Quelles seront à présent, les réactions des professeurs, des étudiants, du personnel de la faculté ? Bien que l'intégration à la construction soit obtenue, le caractère inhabituel de cette œuvre peut encore choquer.

C'est pour cela que les créateurs souhaitent entamer un débat avec les usagers. Cette volonté de dialogue les honore⁴¹.

(Républicain lorrain. Les arts plastiques à la Faculté de médecine de Brabois. 30 septembre 1978).

Le sculpteur **Di Teana**, mondialement connu, est une des grandes figures actuelles de la sculpture monumentale. Né en 1920, dans un petit village dont il a pris le nom, Teana, son enfance est très difficile. Il doit travailler jeune, exerçant des métiers divers, dont celui de maçon. A seize ans, il part rejoindre son père en Argentine. Tout en exerçant son métier pour vivre, il va suivre des cours du soir qui lui donnent une formation en architecture. Ses qualités s'expriment très rapidement, mais plutôt qu'une carrière de professeur, il choisit de revenir en Europe où il s'imprègne de la culture espagnole, italienne avant de venir à Paris. C'est là qu'il trouve l'environnement pour exprimer son talent. Peintre, sculpteur, il devient l'ami des plus grands artistes de notre époque : Giacometti, Vasarely, Butor,... Son domaine de prédilection est la sculpture monumentale qu'il réalise en utilisant des matériaux divers, parfois

⁴⁰ Cette réalisation n'a malheureusement pas supporté le climat lorrain. Fortement dégradée, elle vient de disparaître lors du ravalement que viennent de subir, début 2012, les façades de la Faculté.

⁴¹ Ce dialogue n'a jamais eu lieu car il n'y eut aucune inauguration officielle, comme d'ailleurs de l'ensemble de la Faculté. Cette sculpture répondait toutefois aux désirs exprimés par les doyens bâtisseurs Dureux et Duprez, d'une œuvre d'art occupant un lieu extérieur aux bâtiments au sein du campus, ne demandant par ailleurs aucun entretien particulier.

associés : aciers - inox, corten, peint -, marbre, verre. Ces sculptures, qui peuvent avoir une taille importante, sont présentes dans de nombreux lieux en France mais aussi à l'étranger. Elles sont le résultat d'études très précises de l'auteur. Di Teana s'est éteint en janvier 2012.
Le peintre Philippe **Morisson** né en 1924 à Deauville est mort en 1994.



Marino Di Teana : *Hommage aux sciences*
Faculté de médecine

L'œuvre nancéienne s'intitule « Hommage aux sciences ». Elle est située en face de l'entrée du campus. Mesurant neuf mètres de hauteur pour un poids de douze tonnes, elle a été réalisée en acier corten. Cet alliage comporte de nombreux métaux associés au fer : cuivre, phosphore, nickel, molybdate. Il a cette particularité de s'auto-protéger des intempéries par oxydation. Cette propriété, associée à sa solidité, sa souplesse, sa facilité de soudage, en font un acier utilisé dans de nombreuses activités, non seulement architecturales, mais aussi industrielles.

Le bronze d'Alfred Finot à la Faculté d'odontologie

Alain Westphal

La Faculté d'odontologie de Nancy possède un bronze de qualité représentant René Rosenthal, directeur de l'Institut dentaire de 1901 à 1936 ; ce bronze haut de 43 cm a été sculpté par **Alfred Finot**.



Alfred Finot : *Buste de René Rosenthal*
Faculté d'odontologie

La famille Rosenthal, d'origine strasbourgeoise, s'est installée à Nancy après l'annexion de l'Alsace-Moselle en 1870. De père en fils, trois générations assumeront la direction de l'Institut dentaire de la Faculté de médecine : Armand lors de sa fondation en 1901, puis René et enfin Armand. Né le 18 avril 1870 à Strasbourg, René décède à Nancy le 26 août 1937 et est enterré au cimetière de Préville. Suite au décès brutal de son père avant la première rentrée en 1901, il prend la direction de l'Institut le 28 octobre 1901⁴² et son fils lui succèdera en 1936 au moment de l'installation dans les nouveaux locaux de la rue Heydenreich⁴³.

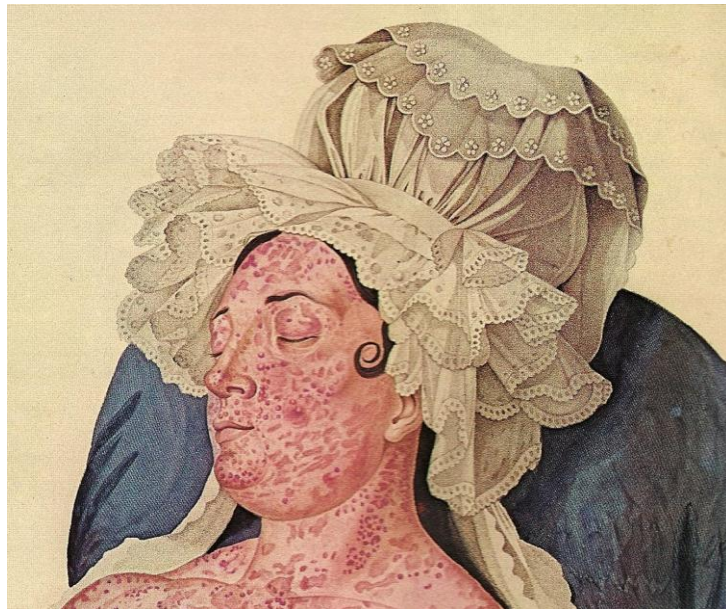
Selon sa petite fille Edith, ce bronze aurait été remis en hommage à René Rosenthal par ses collègues

⁴² En 1892, la loi Brouardel fixe les règles pour l'accès à la profession de Chirurgien-dentiste. Le 18 mai 1901, le doyen Gross convainc la Faculté de médecine d'organiser l'enseignement dentaire. Le 18 juillet est créé, par arrêté, l'Institut dentaire, première école publique d'enseignement de l'odontologie en France. Son directeur, Armand Rosenthal, avait quitté Strasbourg après l'annexion de l'Alsace-Moselle. En 1968, l'Institut devient l'Ecole nationale de chirurgie-dentaire, indépendante de la Faculté de médecine, puis en 1971, la Faculté de chirurgie-dentaire, dite aujourd'hui Faculté d'odontologie.

⁴³ *Armand, René et Armand Rosenthal : 3 générations au service de l'Institut dentaire de Nancy*, à paraître dans les *Actes de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire*.

QUATRIEME PARTIE

LES ŒUVRES IMPRIMEES ET ILLUSTREES



Le fonds ancien de la bibliothèque de la Faculté de médecine

Gilbert Percebois⁴⁴

Le fonds ancien de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Nancy, sans être des plus prestigieux, mérite cependant de sortir de l'ombre. Par un commentaire nécessairement restreint et quelques illustrations, nous tenterons d'esquisser la nature et l'importance de ce fonds et d'évoquer ainsi l'évolution de la médecine et de l'édition du livre médical de 1502 à 1850 environ.

Les origines

Les origines de ce fonds ancien ne peuvent être que partiellement déterminées. Le transfèrement de la Faculté de Strasbourg à Nancy en 1872 n'intervint qu'en suscitant des dons rendus nécessaires pour constituer une bibliothèque que les Strasbourgeois n'avaient pu amener et qui n'existait qu'à l'état d'embryon à l'Ecole secondaire de médecine créée à Nancy, officiellement, cinquante ans plus tôt ; de même le Collège de médecine (1752) et le Collège de chirurgie (1770) ne semblent pas avoir eu un rôle direct dans sa formation.

Une liste d'ouvrages légués à la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson, aïeule lointaine de notre Faculté (1592), par Marc BAROT en 1678, liste rapportée par P. PILLEMENT dans la *Revue médicale de l'Est* (1909, 41) présente bien quelques ouvrages identiques à ceux que nous conservons sur nos rayonnages mais une filiation n'en ressort pas pour autant.

Des dons contribuèrent à sa formation ; certains figurent dans les registres de la Faculté et furent évoqués lors de discours prononcés à l'occasion des rentrées universitaires ; ainsi, le doyen STOLTZ rapporte que le doyen honoraire de la Faculté des sciences, le docteur GODRON a donné sa bibliothèque médicale, le professeur TOURDES « des ouvrages anciens », la famille SIMONIN à la mort de l'ancien directeur de l'Ecole de médecine, 2000 volumes dont « un grand nombre d'anciens » etc.

Seuls les ouvrages portant un *ex-dono* permettent d'apprécier l'importance de certains apports. Ainsi, en 1877, le colonel BOULLIGNY fit don d'ouvrages provenant de la bibliothèque du docteur Victor COLIN-BOULLIGNY (quatre ouvrages du XVIIIème siècle et d'autres du XIXe) *l'ex-dono*⁴⁵ de la famille CHAMPION-NEVE, de Bar-le-Duc, figure sur quatre volumes du XVIe, 40 volumes du XVIIe, 184 volumes du XVIIIème siècle, etc. (le docteur CHAMPION fut médecin et chirurgien chef de l'hôpital de Bar-le-Duc en 1819 ; le docteur NEVE, qui mourut en 1874, était son neveu). Le don de la famille du professeur J.B. SIMONIN, ancien directeur de l'Ecole de médecine, est le plus conséquent : 16 volumes du XVIème, 44 du XVIIème, 355 du XVIIIème siècle, etc.

L'étude attentive des *ex-libris*⁴⁶, gravés et manuscrits, qui ornent beaucoup de ces ouvrages, n'apporte que quelques indices supplémentaires sur la constitution de ce fonds.

⁴⁴ Texte provenant d'un article du professeur G. Percebois paru dans le *Bulletin de l'Académie et Société lorraines des Sciences* (1998), condensé et revu par B. Legras. Dans le texte de la revue, figure le catalogue détaillé ainsi que, pour chaque ouvrage cité, la cote (nombre à 6 chiffres) sous laquelle celui-ci figure à la Faculté de médecine de Nancy.

⁴⁵ Inscription indiquant qu'un objet, un livre, etc. a été donné à celui chez qui on le trouve.

⁴⁶ Vignette à l'intérieur d'un livre permettant d'identifier son propriétaire.

Les éditions du XVIème siècle

Les livres les plus anciens de ce fonds sont deux *in-folio*⁴⁷, l'un édité en 1502, à Venise, l'autre, une réimpression du précédent faite à Lyon en 1515, par Etienne BALAND.

Les deux ont le même titre, à quelques variantes près : *Mesue cum ex-positione Mondini, super canones universales...* ; ils sont en latin, en caractères gothiques sur deux colonnes. Le plus ancien présente, à côté de majuscules ornées, des lettres d'attente ; la page de titre est discrète, origine et date d'impression de l'ouvrage se trouvant au colophon 100, en dernière page. A noter un *ex-libris* manuscrit : *De CHAZELLES, Président à mortier du Parlement de Metz. 1761.*

Le second ouvrage s'ouvre sur une belle page de titre, aux caractères gothiques rouges et noirs, encadrés de bandeaux à motifs floraux, ornée d'un bois gravé. En fin d'ouvrage, le colophon⁴⁸ est accompagné de la marque de E. BALAND, un bois gravé « à l'ange ».

MESUE, classique pendant tout le Moyen-Age, fut édité et commenté jusqu'au XVIIème siècle. Nous conservons un exemplaire de la dernière édition faite à Venise en 1623.

Ces éditions sont enrichies d'additions : celles du XIIIème siècle de Pierre d'ABANO et de François de PIEMONT, l'*antidotarium* de Nicolas de SALERNE, le *liber servitoris* d'ABULCASIS, le *Compendium aromatorium* de SALADIN d'ASCOLI, etc.

Un peu plus tardive, une édition de la *Practica* de Joannes SERAPION (Lyon, Jacob Myt, 1525) présente une page de titre plus ornée dont l'illustration se veut un résumé du contenu de l'ouvrage ; des figurines évoquent SERAPION, PLATEARIUS et PETRUS HISPANUS, dont les écrits voisinent avec un livre de GALIEN. Quatre bandeaux, entourant le titre latin en caractères gothiques rouges et noirs, semblent illustrer le texte de SERAPION dont l'exposé des vertus des plantes et des animaux voisine avec des histoires fabuleuses.

L'attrait exercé par GALIEN et par le galénisme créé par ORIBASE au IVème siècle, développé par AETIUS, ALEXANDRE de TRALLES, PAUL d'EGINE, puis par les auteurs arabes, se reflète dans nos collections. Nous devons à GUINTER d'ANDERNACH (1487-1574), qui souhaitait rendre à ALEXANDRE de TRALLES son ancienne splendeur, une édition gréco-latine des douze livres de cet auteur du VIème siècle (Bâle, 1556) avec les corrections de Jacques GOUPYL, ainsi qu'une édition latine de PAUL d'EGINE (VIIème siècle) *De Re Medica* due aux soins de Simon de COLINES dont la marque : le Temps maniant sa faux, orne la page de titre.

Guillaume ROUILLE édita (Lyon, 1567) les œuvres de PAUL d'EGINE annotées par GUINTER, mais aussi par CORNARIUS, J. GOUPYL et J. DALECHAMPS. Luthérien, GUINTER, bien que protégé par François 1er, dut fuir Paris ; il se réfugia à Metz, puis à Strasbourg.

La « bible » des médecins arabes et de nos scolastiques fut longtemps le *Canon* d'AVICENNE. Nous conservons une édition bâloise de 1556 dont la traduction latine de Gérard de CREMONE fut revue et complétée par André ALPAGO.

De GALIEN, CRATANDER donna à Bâle en 1529, en un fort *in-folio*, des traductions latines commentées par ERASME, LINACRE, COPP, LAURENTIUS, LEONICENE, etc. En 1543, Christian WECHEL édite *De paratu facilibus*, interprété par GUINTER d'ANDERNACH et par Jacques HOULLIER. Trois ans auparavant, cet éditeur de Paris avait ajouté à son imprimerie « à l'écu de Bâle » une autre maison à l'enseigne de Pégase ; aussi trouve-t-on sur la page de titre de cet ouvrage deux mains soutenant un caducée, deux cornes d'abondance et, surmontant le tout, le cheval ailé (fig. 1).

⁴⁷ Format d'une feuille imprimée qui est pliée en deux, ce qui représente 4 pages ; livre imprimé dans ce format.

⁴⁸ Colophon : note finale d'un manuscrit ou d'un livre imprimé, principalement pour les incunables.

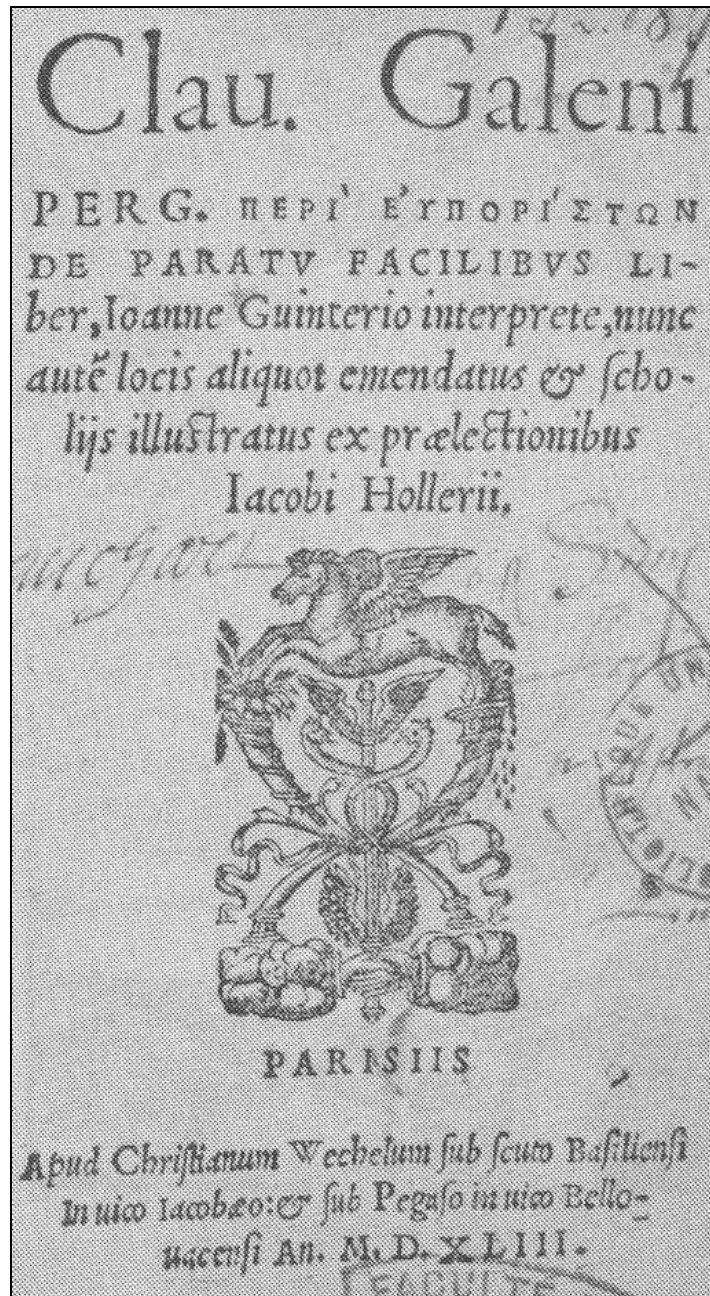


Fig. 1
 La marque de Wechel

Mais surtout, de ses éditions de GALIEN, il faut citer la très belle traduction latine donnée par la célèbre maison vénitienne JUNTE ; nous possédons la cinquième édition, celle de 1576 ; chaque livre est orné d'une même page de titre très riche en images. On y voit GALIEN au chevet de l'empereur ANTONIN, GALIEN disséquant une truie devant une assistance où figure ALEXANDRE de TRALLES ; trois vignettes illustrent l'épistaxis, la prise du pouls, la saignée ; trois autres montrent ESCULAPE inspirant le père de GALIEN, origine de sa vocation, GALIEN et ses confrères, GALIEN palpant un hépatique (fig. 2).

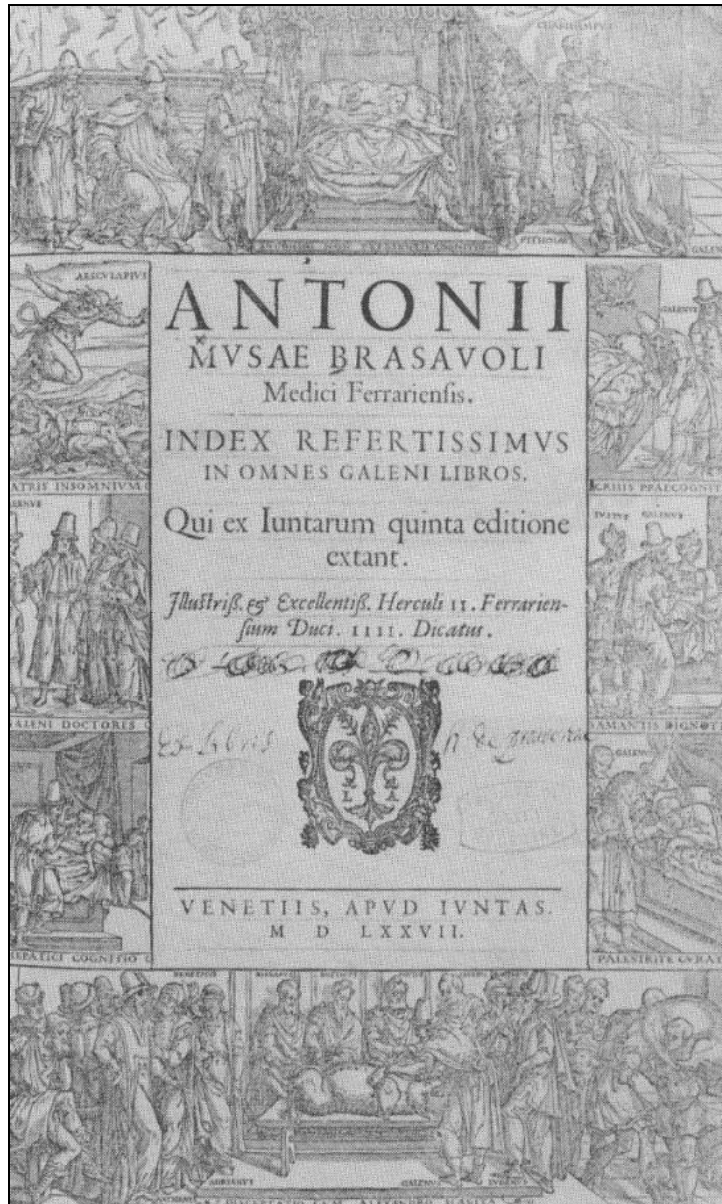


Fig. 2

La page de titre du livre de Galien (Junte, 1576)

Les humanistes n'acceptent plus de recevoir la médecine hippocratique-galénique et byzantine au travers des traductions latines d'ouvrages arabes, eux-mêmes venus du grec par l'intermédiaire du syriaque, de l'hébreu ou du persan. L'accès direct aux sources de l'Antiquité est devenu indispensable.

C'est peut-être ce qui explique le succès de CELSE, compilateur romain de la médecine grecque qui résume en huit livres l'art de guérir de l'Antiquité. Christian WECHEL donne à Paris, en 1529, une édition ornée d'un frontispice où figurent DIONYSOS et surtout CLEOPATRE (*De Re Medica*).

Certains éditeurs sentent la nécessité de réunir en un même ouvrage des œuvres de médecins et chirurgiens de l'Antiquité, comme les ALDE (MANUCE), dont la marque bien connue : un dauphin enroulé sur une ancre (fig. 3), orne la page de titre d'un bel *in-folio* : *Medici antiqui omnes...* paru à Venise, en 1547 qui rassemble des textes de CELSE, SERENUS, TROTULA, MARCELLUS EMPIRICUS, SCRIBONIUS LARGUS, SORANOS d'EPHESE, PLINE, etc. Un autre ouvrage édité à Bâle, en 1581, à

Les livres de la « Collection Bruntz »

Le fonds ancien de la bibliothèque de pharmacie-odontologie du Service commun de documentation de l'Université Henri-Poincaré

Pierre Labrude ⁴⁹

Histoire du fonds d'ouvrages

Parmi les objectifs du musée historique de la pharmacie que le professeur **BRUNTZ** fonde à l'Ecole supérieure de pharmacie au cours des années 1913 et 1914, figure la préservation des livres « de pharmacie ». Comme cela est indiqué dans l'article sur la « Collection Bruntz » inséré dans cet ouvrage, « en quelques mois plusieurs centaines de pièces sont déjà réunies ».

Différents numéros du *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Ecole*, devenu à partir du numéro 8 (1914-1920) *Bulletin de l'Association des anciens étudiants de la Faculté*, permettent de connaître certains des ouvrages entrés dans les collections par don ou par acquisition. Il s'y trouve des livres de pharmacie, des pharmacopées et des formulaires, quelques revues pharmaceutiques ainsi que des « cours », c'est-à-dire des ouvrages destinés aux élèves et étudiants et sans doute aux apprentis. Il est malheureusement fréquent de ne trouver dans ces bulletins que la mention « livres anciens ». Plusieurs ouvrages sont signalés dans une liste de quarante-quatre documents offerts au musée par Auguste Spielmann, de Strasbourg, à une date inconnue. C'est la seule liste très précise de dons que nous possédons.

Lorsqu'en 1937 les collections sont déposées au *Musée Lorrain* et qu'elles prennent le nom, inapproprié mais consacré par l'usage, de « Collection Bruntz », les livres restent à la Faculté. Nous ne connaissons pas les raisons de ce choix ou de cet oubli, tout comme nous ne savons pas le lieu de leur conservation : les anciens locaux du musée, le cabinet du doyen ou une bibliothèque, tout comme aussi nous n'avons aucune idée du contenu de cette collection car nous n'en possédons aucun inventaire.

La Faculté de pharmacie ayant rejoint ses nouveaux locaux de la rue Albert-Lebrun en 1951, la collection d'ouvrages y est transférée. Il est vraisemblable qu'elle est alors installée dans la bibliothèque des professeurs. En effet, il n'y a pas de bibliothèque universitaire pour les étudiants de pharmacie à ce moment. Sa création intervient beaucoup plus tard, à une époque que nous ne pouvons pas préciser, autour de 1980, d'abord dans un bâtiment préfabriqué installé sur le terrain situé à l'angle de la rue Albert-Lebrun et de l'avenue Maréchal de Lattre de Tassigny, alors non construit, puis dans l'ancienne bibliothèque de médecine, dans les locaux que cette Faculté occupait auparavant, rue Lionnois.

La situation actuelle du fonds

La plus grande partie de ce fonds est actuellement conservée dans cette bibliothèque, devenue « bibliothèque universitaire de pharmacie-odontologie ». Aucun inventaire n'a été fait au cours des divers déménagements et il est vraisemblable que des ouvrages ont chaque fois été perdus. Rares sont les personnes qui savent l'origine de certains des livres aujourd'hui disposés dans les réserves dans des conditions peu satisfaisantes, car inadaptées à la conservation d'ouvrages anciens, compte tenu de l'âge du bâtiment et de sa conception. Certains de ces ouvrages sont très intéressants, d'autres sont précieux.

⁴⁹ Avec l'aide de Franck Lelarge et Jeannine Golec.

Au cours du temps, des récolements plus ou moins partiels ont été réalisés, et des étiquettes ont malheureusement été apposées sur des ouvrages très anciens.

C'est pendant la décennie 1990-2000 que le professeur Jean Martin a procédé à un récolement aussi exact que possible des ouvrages appartenant au musée. Pour que son travail soit pérenne et utile, il l'a fait insérer dans la thèse de diplôme d'Etat de docteur en pharmacie de son élève Frédéric Bynen, qui l'a peut-être aidé dans cette tâche. Cette thèse a été soutenue en 1998, et la liste des ouvrages recensés y occupe les pages 78 à 88.

Ce récolement a pu être réalisé grâce aux mentions d'origine qui figurent dans les bulletins mentionnés au début de cette note, et à celles présentes dans certains livres, généralement dès les premières pages : don ou acquisition, nom du donateur ou du vendeur, localité. Les livres paraissent avoir été indexés à l'origine en deux séries : une série de treize, cotée de A à K, avec trois subdivisions pour A (1, 2 et 3) que J. Martin considère comme complète et qui est conservée, on ne sait pourquoi, dans le bureau du doyen de la Faculté, et une série numérotée avec des discontinuités et dont les cotes extrêmes, à l'époque de J. Martin, sont 16 et 342. Quatre livres, enfin, ne sont pas cotés. Dans la thèse précitée, Bynen et Martin ont pris le soin de faire figurer les trois listes, avec la cote de la bibliothèque ou celle de la fiche mise par celle-ci dans l'ouvrage, la cote du musée (lettre ou numéro), le nom du ou des auteurs, le titre de l'ouvrage, le lieu (ville) et l'année d'édition, enfin l'origine (achat, prix éventuellement, don) lorsque cela est connu. Ce document est donc très précieux.

Un nouvel inventaire a été réalisé en 2011. Il aboutit à un dénombrement légèrement différent du précédent, en partie parce qu'il n'obéit pas aux mêmes règles, celles de l'année 2011 étant celles des bibliothèques pour lesquelles les fonds anciens « s'arrêtent » en 1850, sans doute aussi parce que certains ouvrages ont été déplacés vers les collections usuelles. Le nombre des ouvrages est de 129. Certains sont abîmés. Cette situation va conduire, dans la perspective du déménagement de la Faculté vers Brabois, à faire transférer rapidement les livres anciens, qu'ils appartiennent ou non à la collection dite « Bruntz », vers la bibliothèque de médecine où les locaux et les conditions sont plus propices à la conservation que ceux de la rue Lionnois. En dépit de ce qui n'a jamais été inventorié et reste donc inconnu, ce fonds d'ouvrages contient nombre de documents intéressants, et, grâce au travail effectué il y a vingt ans et au récolement actuel, nous connaissons aujourd'hui l'état du fonds.

Les ouvrages conservés dans le cabinet du doyen de la Faculté

La liste établie cette année est, à une exception près, identique à celle présentée dans la thèse de Frédéric Bynen. Les livres de cette liste « à lettres » sont anciens et, certains au moins, rares. Les dates d'édition s'échelonnent entre 1554 à Venise et 1798 à Stuttgart. Il s'y trouve entre autres :

- une *Histoire générale des drogues...* de Pomet (Paris, 1694),
- un *Kreüterbuch* de Fuchs, édité à Bâle en 1543,
- deux éditions des *Commentaires sur les six Livres de P. Dioscoride...* de Matthiolo (Venise, 1554, et Lyon, 1566),
- un *Dispensatorium... borusso-brandenburgicum* de Stuttgart en 1740,
- et plusieurs pharmacopées étrangères anciennes : de Bâle en 1771, et de Stuttgart en 1740 et 1798.

Les autres ouvrages viennent d'Amsterdam et d'Erfurt, mais aussi de Commercy en 1741 (deux éditions du « Dictionnaire oeconomique... » de Chomel). Ce sont donc pour l'essentiel des ouvrages précieux.

Le fonds principal numéroté conservé à la bibliothèque

La présentation du fonds numéroté est plus difficile que celle du précédent en raison du nombre plus important d'ouvrages, des nombreux manques et du fait qu'ils ont naturellement été enregistrés au fur

et à mesure de leur entrée et qu'ils sont donc dans le désordre. Les ouvrages sont essentiellement du XVIIIème et du XIXème siècles et d'origines géographiques très diverses en Europe. De nombreux noms d'auteurs et d'ouvrages sont très connus. Bien sûr les livres « parisiens » sont les plus nombreux. A côté des ouvrages de pharmacie, se trouve un nombre non négligeable de livres de médecine ainsi que quelques ouvrages généraux ayant toutefois un rapport avec l'exercice médical.

Comme il n'est pas envisageable de les présenter tous, et qu'ils ont fait l'objet de deux recensions rigoureuses, nous avons choisi de dresser une liste de quelques-uns parmi les plus représentatifs, par ordre alphabétique, en indiquant le titre, le lieu et l'année d'édition, ce qui pourra permettre de retrouver les éditions successives s'il y a lieu.

- Arnault de Nobleville, *Le Manuel des dames de charité...*, Paris, 1756, 1758,
- Bauhin, *Histoire des plantes de l'Europe...*, Lyon, 1707,
- Baumé, *Elémens de pharmacie théorique et pratique...*, Paris, dix éditions, depuis 1762 jusqu'à l'an 3,
- Bergier, *Suite de la matière médicale de M. Geoffroy*, Paris, 1750,
- Bouillon-Lagrange, *Manuel du pharmacien*, Paris, 1803,
- Buchan, *Médecine domestique...*, Paris, 1788-1789,
- Chaptal, *Elémens de chimie*, Paris, 1802,
- Charas, *Pharmacopée royale galénique et chymique*, Paris, 1681,
- Chevalier et Richard, *Dictionnaire des drogues*, Paris, 1827-1829,
- Constant de Rebecque, *Le Chirurgien français charitable*, Lyon, 1683,
- Cordus, *Pharmacorum... dispensatorium*, Paris, 1548,
- Deschamps, *Compendium de pharmacie*, Paris, 1868,
- Dorvault, *L'Officine ou répertoire général de pharmacie pratique*, Paris, 1844, 1847, 1858,
- Dubé, *Le Médecin des pauvres...*, Paris, 1683,
- Du Chesne, *La Pharmacopée des dogmatiques...*, Paris, 1630,
- Ettmuller, *La Pharmacopée raisonnée de Schröder*, Paris, 1698,
- Fourcroy, *Elémens d'histoire naturelle et de chimie*, Paris, an 2,
- Fourcroy, *Système des connaissances chimiques...*, Paris, an 9,
- Fourcroy, *Philosophie chimique*, Paris, 1806,
- Guibourt, *Histoire abrégée des drogues simples*, Paris, 1826,
- Guibourt, *Abrégé des drogues simples*, Paris, 1836,
- Henry et Guibourt, *Pharmacopée raisonnée...*, Paris, 1828, 1834, 1847,
- Jourdan, *Pharmacopée universelle...*, Paris, 1828,
- Lemery, *Cours de chimie...*, Paris, 1701, et Lyon, 1724,
- Lemery, *Pharmacopée universelle...*, Paris, 1716, 1732, 1733, 1734, 1738, 1748,
- Lemery, *Dictionnaire universel des drogues simples...*, Paris, 1748,
- Matthiolo, *Les Commentaires de M. P. Matthiolus sur Dioscoride...*, Vienne, 1553,
- Morelot, *Nouveau Dictionnaire général des drogues simples et composées*, Paris, 1807,
- Parmentier, *Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils...*, Paris, 1811,
- Pomet, *Histoire générale des drogues...*, Paris, 1735,
- Saint Hilaire, *Remèdes des maladies du corps humain*, Paris, 1702,
- Schelenz, *Geschichte der Pharmazie*, Berlin, 1904,
- Soubeiran, *Traité de pharmacie*, Paris, 1857,
- Spielmann, *Pharmacopoea generalis*, Strasbourg, 1783,
- Sue, *Dictionnaire portatif de chirurgie (Dictionnaire de santé)*, Paris, 1771,
- Verny, *Pharmacopée de Bauderon...*, Paris, 1663,
- Virey, *Traité de pharmacie théorique et pratique*, Paris, 1823,
- Vitet, *Matière médicale réformée...*, Lyon, 1780,

CINQUIEME PARTIE

LES COLLECTIONS



Les moulages dermatologiques de la Faculté de médecine

Jacques Vadot

Un musée peut recueillir de nombreux objets dont la valeur peut être mémorielle, technique, historique ou artistique. C'est le cas du Musée de la Faculté de médecine de Nancy qui peut s'enorgueillir de posséder des collections très diverses dans leur définition, mais qui veulent avoir en commun le souci de s'attacher à l'histoire de la médecine en Lorraine.

Dans le cadre de cet ouvrage, se situent les « moulages dermatologiques en cire ». Destinés initialement à favoriser la connaissance de certaines pathologies cutanées, à une époque où les moyens de transmission du savoir étaient très éloignés de ceux que nous connaissons actuellement (portés par la « fée informatique » qui permet d'accéder à presque tous les domaines), ils n'ont pu être réalisés que par des personnes possédant un sens aigu de la maîtrise des formes et des couleurs et dont les créations constituent de fait de véritables œuvres d'art.

La céroplastie et son histoire

L'utilisation de la cire pour la reproduction ou le modelage d'objets est très ancienne, puisque remontant à l'époque romaine. Elle connut un important développement en Europe à partir du Moyen Age et de la Renaissance, servant en particulier à la confection d'objets religieux ou d'ex-voto.

De grandes figures illustrent ces créations, particulièrement en Italie où l'abbé Gaetano Giulio Zumbo (1656-1701) s'investit dans la confection de personnages de crèches. Par la suite il développa les moulages anatomiques en collaboration avec un « chirurgien », Guillaume Desnoes, moulages réalisés à partir d'observations sur le cadavre.

De nombreux artistes réalisèrent des œuvres destinées aux « cabinets de curiosités » très en vogue au XVIIIème siècle. Citons par exemple cette « Rieuse » de **Jean-Baptiste Pigalle (1714-1785)** dont nous montrons une reproduction en cire.



Jean-Baptiste Pigalle : La Rieuse
Sculpture, collection particulière

On ne peut omettre de parler de Mme Tussaud (1761-1850) qui, après avoir travaillé chez un médecin suisse, le docteur Philippe Corcius, lui-même créateur de mannequins anatomiques en cire, réalisa par la suite des moulages de personnages célèbres, dont Voltaire, Jean-Jacques Rousseau ou Benjamin Franklin. Gagnant ensuite l'Angleterre, elle réunit ses collections au sein d'un célèbre musée (1835) qui connut bien des péripéties. Plus tard s'ouvrira à Paris le musée Grévin (1882), dans le passage Jouffroy.

Les cires et l'enseignement de la médecine

Après la Révolution française de 1789, devenus « biens nationaux », les moulages sont considérés comme des outils pédagogiques, étant utilisés dans des écoles de santé ou vétérinaires, leur réalisation devenant plus « réaliste » que créative et artistique, comme c'était le cas au XVIIIème siècle. Particulièrement précieuses pour l'enseignement de l'anatomie (musée Dupuytren et musée Orfila, à Paris), ces techniques furent rapidement utilisées dans le cadre de la dermatologie, en Autriche, en France (Montpellier, Lyon et Paris) ainsi qu'en Amérique du Nord ou du Sud.

Les cires et l'enseignement de la dermatologie

Ce n'est véritablement qu'à partir de 1860 que les moulages dermatologiques devinrent en France objets d'enseignement des maladies cutanées, qu'elles soient courantes ou exceptionnelles.

Alphonse Devergie (1798-1879) fut à l'origine de la création du musée Saint-Louis dont la vocation pédagogique fut incontestable. Ce musée réunit actuellement plus de 4000 moulages, essentiellement réalisés entre 1860 et 1930. Initialement, beaucoup de ces pièces furent créées par Jules Baretta (ancien fabricant d'objets en papier mâché, dans le passage Jouffroy) qui devint par la suite « conservateur du Musée Saint-Louis ». Malheureusement il décéda sans transmettre ses acquis techniques à son successeur, Louis Niclet, qui dut les reconstituer d'après ses observations personnelles. Le musée Saint-Louis s'enrichit aussi d'autres collections (Péan – Parrot – Fournier), ce qui explique sa richesse actuelle.

La technique de réalisation des moulages en cire passe par trois étapes successives

Tout d'abord la fabrication d'un moule sur le « consultant », réalisé par application d'un plâtre très liquide qui, en durcissant, épousera les moindres reliefs. Il est nécessaire de protéger les zones sensibles (pileuses, paupières...) et d'expliquer au patient le déroulement de la technique afin de le rassurer et de lui faire prendre patience.

Une cire fondue (cire d'abeille ou cire blanche de Smyrne) est ensuite déposée, après que l'intérieur du moule ait été enduit d'un corps gras pour en faciliter le démoulage ultérieur. La coloration est obtenue par incorporation, dans les couches successives de cire, de pigments naturels (noir de fumée, garance, indigo, safran ou curcuma...) permettant la reproduction fidèle des variations de couleurs des peaux et muqueuses pathologiques. Avant la fin du XIXème siècle apparaissent des colorants chimiques de synthèse, se mélangeant facilement aux cires.

Les finitions se font pièce par pièce, par grattage léger et polissage. L'adjonction de poils ou cheveux et d'œils de verre (par l'arrière du moulage) complète le réalisme de ces objets. L'utilisation de quelques couleurs en surface permet d'en parfaire l'aspect immédiat, mais se révèle fragile dans le temps. Seules les colorations dans la masse, ce qui est le cas de nos moulages, permettent une conservation durable de ces œuvres, même après nettoyage (léger) et restauration.

Ces techniques précises, relevant d'un art véritable, ont cependant rarement été transmises par leurs auteurs (dont Baretta) à des élèves, ce qui compliquera la tâche de leurs successeurs.

Les moulages dermatologiques de Nancy et l'histoire de la dermatologie en Lorraine

L'inventaire des 127 pièces de notre collection et les signatures (re)trouvées sur celles-ci après leur restauration ont permis de reconstituer, à travers leurs périodes probables de confection et d'acquisition, l'évolution de la dermatologie en Lorraine.

Si, au début du XIX^{ème} siècle, des noms apparaissent dans l'histoire de la dermatologie nancéienne (docteurs Jean-Louis Bonfils, puis Boulogny père et fils), ils ne sont pas associés à nos moulages, qui n'ont sans doute été réalisés et utilisés qu'après le transfèrement de la Faculté de médecine de Strasbourg à Nancy » en 1872.

Longtemps hébergée à la Maison de secours, la dermatologie vit ainsi se succéder Alphonse Herrgott (1878) en attendant des fonctions en gynéco-obstétrique, Paul Spillmann (1880) avant sa nomination à la tête de la clinique médicale B, puis Joseph Schmitt (1887), Alexis Vautrin (1891) et Charles Février (1895 à 1907), tous trois « chirurgiens », davantage orientés vers les maladies uro-génitales.

Mais ce fut Louis Spillmann qui, « chargé de cours » de 1907 à 1914, à la Maison de secours, devint le premier titulaire de la chaire de Dermatologie, poste qu'il occupa de 1919 à 1940, dans le cadre nouveau de l'Hôpital Fournier, quai de la Bataille. En 1941, Jules Watrin lui succéda, et décéda en 1955. Jean Beurey (1921-2009), son jeune et récent agrégé, reprend les seules fonctions de chef de service. En 1961 seulement il retrouve sa chaire de dermato-syphiligraphie qu'il conservera jusqu'à sa retraite en 1995, remplacé par Max Weber (1934-2001).

Tous ces praticiens ont utilisé, peu ou prou, ces moulages pour leur enseignement.

Les moulages dermatologiques furent longtemps exposés dans un « petit musée » du service, situé dans les locaux du « Dispensaire Fournier ». Pendant des décennies et par leur proximité avec l'amphithéâtre de cette structure, ils furent régulièrement utilisés, jusque vers les années 1970, époque à laquelle une restructuration des locaux les déplaça vers un autre lieu (amphithéâtre Spillmann) construit à la hâte le long de la voie ferrée, et qui, malgré son caractère « provisoire », sera utilisé pendant de nombreuses années.

Le transfert des moulages au Musée de la Faculté de médecine

Longtemps délaissées et quelque peu oubliées, les « cires » bénéficièrent d'une « renaissance » en 1998 où, avec l'accord des responsables successifs du service et l'appui financier d'associations de dermatologistes lorrains, elles furent transportées au *Musée de la Faculté de médecine de Nancy*, dans le cadre d'une salle de réunion, la salle Kissel.

Parallèlement fut réalisée, par nos soins, une nouvelle classification faisant ressortir l'importance des maladies vénériennes (40 moulages), fléau de la spécialité, jusqu'à l'apparition de la pénicilline. Les autres pathologies cutanées furent « cataloguées » en fonction de leurs étiologies infectieuses, tumorales, métaboliques ou systémiques. C'est ainsi que l'on retrouve : tuberculoses cutanées, lèpres, impétigos, furonculose, érysipèle, mycoses, acnés, pityriasis et psoriasis, maladies bulleuses, ulcères, pelade, xanthome, épithéliomas, mycosis fongoïde et maladie de Paget ...

C'est dans ce cadre nouveau que fut entreprise leur restauration, avec l'aide de l'*Association Lorraine Post-Universitaire de Dermatologie* (ALPUD) et grâce à la compétence de Didier Besnainou, diplômé de l'*Institut Français de Restauration des Œuvres d'Art* (IFROA). Les différents moulages furent nettoyés « à minima » avec des détergents doux, afin de ne pas altérer leur qualité artistique. Les couleurs restées intactes, du fait des excellents techniques de réalisation, ont permis de retrouver des pièces d'un grand réalisme.

Cette restauration a permis de retrouver et préciser le nom de ceux qui les ont confectionnés.

Si **Jules Baretta (1833-1923)**, premier conservateur du musée Saint-Louis, figure en première place avec 82 pièces signées par lui, nous trouvons aussi Louis Niclet, son successeur (14 pièces). D'autres noms ont été découverts : plusieurs moulages portent la mention « recopié par Charles Jumelin » qui travailla à

l'hôpital du Midi (actuel hôpital Cochin à Paris) auprès du docteur Paul Horteloup, mais aussi avec le docteur Alfred Fournier à l'hôpital de Lourcine. Une douzaine n'est pas signée.

L'ensemble de ces constatations permet d'avancer que la majorité de ces « cires » a été confectionnée entre la deuxième moitié du XIXème siècle et la période précédant la Deuxième Guerre mondiale, grâce à un certain nombre d'acteurs de la dermatologie en Lorraine, dont nous avons parlé.

Par la suite, les nouvelles techniques photographiques (diapositives) puis numériques ont rendu totalement suranné le recours à la confection et à l'utilisation de ces « cires ».

Il est enfin intéressant de signaler que la plupart des moulages exposés sont regroupés dans une très grande vitrine réalisée, au cours des années 30, par un ébéniste-décorateur nancéien, René Anxionnat, dans un style de type « art déco ». Cette pièce d'ébénisterie a pu aussi être transférée à la Faculté de médecine de Brabois et constitue déjà à elle seule une « référence ».



Plaque « Don ALPUD »

Plaque « René Anxionnat »

Musée de la Faculté de médecine



Vitrine de René Anxionnat : collection des moulages dermatologiques

Musée de la Faculté de médecine

Panorama de quelques moulages

Il est difficile de faire un choix parmi ces « cires ». Il sera dicté par le respect de la sensibilité de chacun, mais ne pourra échapper à la nécessité de tenir compte de leur caractère didactique, qui reste d'actualité, et de la diversité de leurs réalisateurs.

Syphilis : un fléau très ancien (planche 1)

Nommé « mal français » par les italiens et « mal napolitain » par les Français, la syphilis résume un peu toutes les « maladies vénériennes » appelées de nos jours « infections sexuellement transmissibles » (IST). Rendue longtemps responsable de tous les maux, elle fut par la suite mieux individualisée. Affublée du nom de « grande simulatrice », son expression clinique peut parfois être trompeuse.

Son traitement longtemps incertain bénéficia de l'arrivée de la pénicilline et on la crut un moment disparue. Mais à la faveur de cet « oubli » et de l'apparition des syndromes d'immuno-déficience acquise, elle paraît actuellement en recrudescence.

Maladies infectieuses (planches 2, 3 et 4)

Certaines maladies infectieuses restent d'actualité comme l'herpès, appelé communément « bouton de fièvre » et dont bien rares sont ceux qui y ont échappé.

Les mycoses dites « trichophytiques » restent fréquentes chez les personnes en contact avec le gros bétail, même si leur incidence a diminué depuis l'apparition d'antifongiques efficaces.

La lèpre sévit encore dans certaines zones d'Afrique et d'Asie en particulier, et cela malgré les efforts des organismes internationaux.

Les leishmanioses se rencontrent à la faveur des déplacements en zone d'endémie, dont le bassin méditerranéen.

Il en est de même des sporotrichoses et actinomycoses dont le diagnostic est parfois difficile faute d'y penser systématiquement.

Le « lupus tuberculeux » serait presque devenu une affection historique, mais la recrudescence des infections dues au BK ne doit pas faire oublier son existence.

Les épithéliomas (carcinomes) sont tout à fait d'actualité, surtout dans leur forme spinocellulaire, plus grave, survenant volontiers sur une cicatrice ancienne (brûlure ou lupus).

Dermatologie quotidienne (planches 5 et 6)

C'est chaque jour que les dermatologues sont confrontés à la « rosacée » ou à des formes plus ou moins importantes d'acné juvénile, dont le retentissement psychologique en fait une affection de prise en charge attentive.

Le « rhinophyma », très « affichant », constitue rarement encore une pathologie dont le traitement reste délicat.

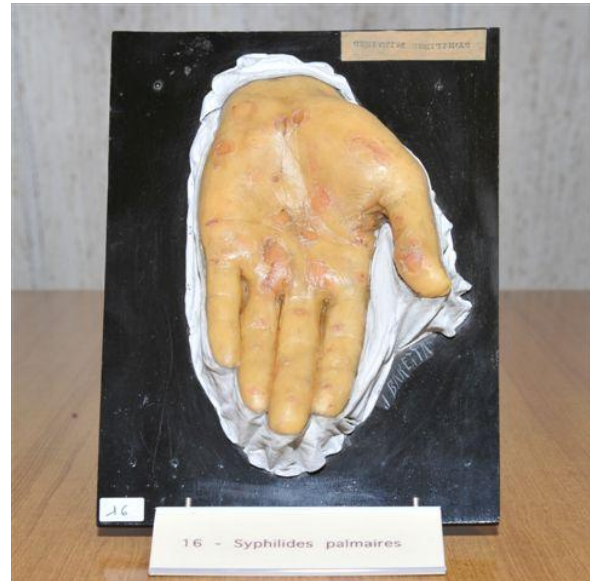
L'impétigo est fréquent, en particulier dans les collectivités d'enfants, et oblige à une prise en charge rapide et minutieuse.

L'eczéma, dont les « vésicules » sont le plus souvent fragiles et prurigineuses, se rencontre particulièrement chez le bébé et l'enfant (constitutionnel ou atopique) et peut aussi être un « révélateur » des allergies de contact.

Le lichen avec ses atteintes cutanéomuqueuses reste une maladie cutanée fréquente, tandis que le psoriasis est une affection courante, difficile, avec un retentissement psychologique important.

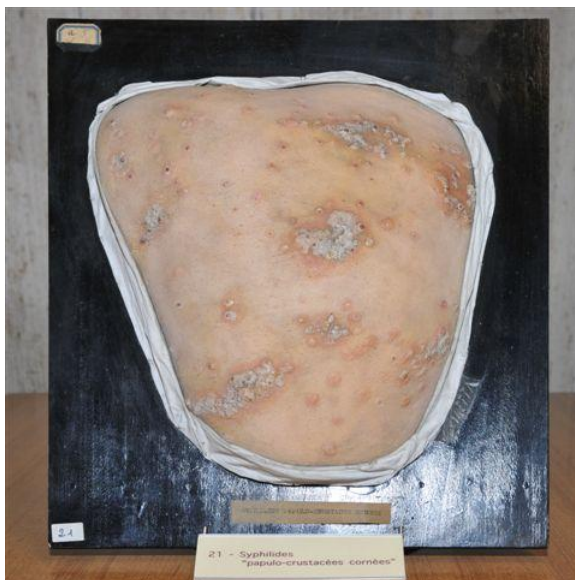
Les maladies bulleuses ont fait l'objet de travaux immunologiques et de classifications anatomo-cliniques précises, aboutissant à une entité plus complète, la « dermatite herpétiforme de Dühring », y perdant son appellation historique au profit de celle de « pemphigoïde bulleuse ».....

PLANCHE no 1



N° 14 : Syphilides « élégantes » – Période secondaire précoce – recopié par Charles Jumelin

N° 16 : Syphilides palmaires – Période secondaire précoce – Jules Baretta



N° 21 : Syphilides papulo-crustacées cornées - Période secondaire tardive – Jules Baretta

N° 27 : Gommages syphilitiques du Palais – Période tertiaire – recopié par Charles Jumelin

Les portraits photographiques de professeurs de la Faculté de pharmacie

Pierre Labrude

Un peu avant la Première Guerre mondiale, le directeur de l'Ecole supérieure de pharmacie, le professeur Louis Bruntz, décide de créer, avec l'aide de *l'Association des anciens élèves et du conseil de l'Ecole*, une galerie des portraits des anciens professeurs de l'Ecole de Strasbourg, et de celle de Nancy, qui en est issue.

Dans un premier temps, quatorze portraits sont réalisés par le photographe nancéen **Steiner**⁵⁰ sous la forme de charbons de 50x40 cm, encadrés de palissandre ciré et portant une plaque indiquant le nom du personnage et ses dates de naissance et de décès. La série est exposée dans les Grands magasins Majorelle puis placée dans les locaux de l'Ecole qui est alors installée rue de la Ravinelle.

La série est enrichie après la guerre et elle se poursuit jusqu'à 1940 environ où elle est interrompue, à l'exception de trois portraits de professeurs, décédés ultérieurement et en activité : Lasseur en 1946, Kayser en 1966 et Béné en 1978. Il n'est pas sûr que la totalité des portraits souhaités par Bruntz ait été réalisée car il en est certains dont on n'a trouvé aucune trace. Il n'est pas impossible par ailleurs que les portraits de plusieurs professeurs strasbourgeois aient été offerts en 1919 ou 1920 à l'Ecole supérieure de Strasbourg qui venait d'être recréée, mais les démarches pour essayer de le savoir sont restées vaines.

De nos jours, la collection est répartie entre deux sites : d'une part la salle des actes et le vestibule qui lui est contigu dans le bâtiment de la Faculté, rue Albert-Lebrun, d'autre part la salle de réunion située dans les locaux dont la Faculté dispose dans l'ensemble universitaire de la rue Lionnois. Les portraits sont tous identiques, mais le fait qu'ils aient été placés sur deux sites, faute d'une place suffisante rue Albert-Lebrun, a conduit à perturber l'ordre chronologique et rend l'ensemble un peu disparate. De plus, certains portraits n'ont pas vraiment de raison de se trouver à Nancy, leur titulaire n'y ayant jamais enseigné à l'Ecole de pharmacie. C'est le cas de Béchamp, de Cauvet, de Loir et de Pasteur.

Les portraits présentés rue Albert-Lebrun

L'ensemble exposé rue Albert-Lebrun comporte vingt portraits disposés dans un ordre aussi satisfaisant que possible compte tenu de la place disponible et de la présence de deux bustes qui conduisent à placer un portrait à proximité.

Le vestibule est dévolu aux Alsaciens venus à Nancy à l'occasion du transfèrement de l'Ecole de Strasbourg le 1er octobre 1872. Il s'agit des professeurs Oberlin, Schlagdenhauffen (deux portraits) et Bleicher, et d'Albin Haller.

Ignace Léon OBERLIN (1810-1884) est né à Strasbourg. Reçu pharmacien en 1834, il est nommé professeur adjoint de matière médicale à l'Ecole de pharmacie de Strasbourg en 1835. Docteur en médecine en 1857, il devient professeur titulaire la même année. Après 1870 et le transfèrement de l'Ecole à Nancy, il s'y fixe et conserve sa chaire. Il est directeur de l'Ecole en 1876, année où il prend sa

⁵⁰ Photographe, installé place Stanislas, admis comme membre nouveau de la Société lorraine de photographie en 1903.

retraite. Le portrait porte de manière erronée une plaque correspondant à son père... *François Antoine Oberlin* est né à Wissembourg. Reçu pharmacien à Strasbourg en 1803, il est professeur adjoint à l'Ecole de pharmacie qui y est créée cette même année, mais il en démissionne en 1808.



Portrait d'Ignace Oberlin
Photo Steiner⁵¹, Faculté de pharmacie

Frédéric Charles SCHLAGDENHAUFFEN (1830-1907) naît à Strasbourg. Il est préparateur à l'Ecole de pharmacie en 1854 puis agrégé en 1855. Docteur ès-sciences en 1857, il est chargé des cours de toxicologie et de physique. En 1869, il est aussi agrégé de la Faculté de médecine. Après 1870, il vient à Nancy où il est nommé professeur en 1873 et élu directeur de l'Ecole en 1886. En dehors de ses compétences en toxicologie, que la justice met à profit, Schlagdenhauffen est un spécialiste de la chimie des constituants des végétaux. Il meurt à Nancy.

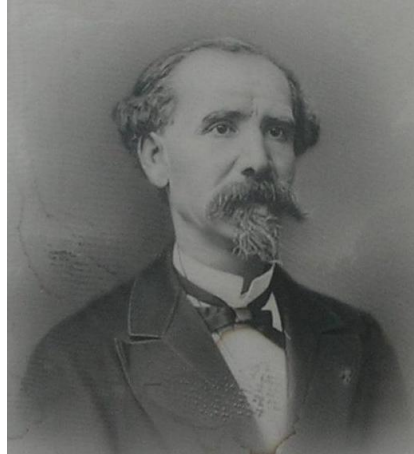


Portrait de Frédéric Schlagdenhauffen
Photo Steiner, Faculté de pharmacie

Marie Gustave BLEICHER (1838-1901) est né à Colmar et il a d'abord été médecin militaire après avoir effectué le stage préparatoire aux études de pharmacie. Au cours de sa carrière militaire, il est répétiteur à l'Ecole impériale du Service de santé militaire de Strasbourg. Docteur ès-sciences naturelles et

⁵¹ Cette photo est « droits réservés », comme toutes celles de Steiner

pharmacien en 1870, il démissionne de l'Armée et devient professeur d'histoire naturelle à l'Ecole supérieure de pharmacie de Nancy en 1876. Bleicher est un géologue de renom et un grand connaisseur de la flore de Lorraine et des Vosges où il emmène souvent les élèves. Directeur de l'Ecole en 1900, il est assassiné en 1901 à l'occasion d'une difficulté survenue pendant une inspection des pharmacies pour laquelle il n'avait pas été présent mais où il intervenait en qualité de responsable de la commission. Une rue de Nancy a reçu son nom.



Portrait de Marie Bleicher
Photo Steiner, Faculté de pharmacie

Albin HALLER (1849-1925). Né à Felling en Alsace, il suit son maître de stage à Nancy et est diplômé dans la première promotion nancéienne en 1873. Agrégé de l'Ecole en 1879, il la quitte bientôt pour la Faculté des sciences où se poursuit sa brillante carrière, avec en particulier la création de l'Institut chimique, l'actuelle ENSIC. Sa renommée le conduit à partir de Nancy pour occuper une chaire à la Sorbonne. Il est membre de l'Académie des sciences, d'où sa présentation en tenue d'académicien sur le portrait. Une rue de Nancy porte son nom.



Portrait d'Albin Haller
Photo Steiner, Faculté de pharmacie

La salle des actes rassemble quatorze portraits, disposés le long des murs dans un ordre cohérent, à l'exception de celui du directeur, puis doyen et ensuite recteur Louis Bruntz, exposé dans une sorte de....

Les collections de pharmacie du Musée Lorrain

Les vases de pharmacie de l'Hôpital Saint-Stanislas

François Streiff⁵²

S'étant engagé à meubler et équiper son hôpital, Stanislas fit don d'un ensemble important de vases en faïence de Niderviller, portant ses armes ou celles des frères, ainsi que de mortiers. Lors de la Révolution, les biens des frères furent attribués à l'hôpital Lepelletier, ci-devant Saint-Charles (nom d'un conventionnel, de Saint-Fargeau, qui vota la mort de Louis XVI), et notamment les vases de pharmacie, qui rejoignirent ceux de la pharmacie de cet hôpital. Les inventaires établis à cette époque ont disparu et on ne peut vérifier le nombre et la qualité de ces vases.

On en retrouve la trace dans une délibération du 5 avril 1881 de la commission des hospices qui, en réponse à un vœu exprimé par le conseil municipal en novembre 1880, accepte de déposer au *Musée Lorrain* les vases artistiques de la pharmacie de l'hôpital Saint-Charles. Ils sont alors installés dans la galerie des cerfs. En 1899, la commission des hospices renouvelle le dépôt des vases de Saint-Charles pour une durée de 18 ans. Le 5 avril 1903, dix vases ordinaires sont repris par Boppe, administrateur, pour orner la pharmacie du nouvel hôpital Saint-Julien.

Lucien Wiener a réalisé un inventaire détaillé de cette collection de vases et décrit « *deux parties bien distinctes par décoration des pièces et la pureté de l'émail* ».

- **Un premier ensemble** fait, selon Wiener, en « *faïence à émail stannifère blanc, décor polychrome au feu de réverbère* », comprend :

Deux vases d'ornement d'une hauteur de 110 cm, largeur 52 cm, en faïence de Niderviller, marquée « Niderviller » en pourpre sous le cartouche de l'un des deux vases, faïence, décor polychrome de petit feu, qualité fine. Ces vases ont été fabriqués en trois morceaux : le pied, la panse et le couvercle ; sur les pieds, garnis de sculptures rocailles⁵³, s'entrelacent des décors de même style. « *La forme dominante des ornements, dans la panse du vase, est toujours la coquille rocaille, mais ici la couleur violette s'exalte jusqu'au ton de la laque carminée, qui a servi à peindre les principaux attributs des armes de Stanislas. Ces armes sont surmontées de la couronne royale, des aigles, supportant les armes se déployant sur la panse, sont de dessins différents dans les deux vases, ainsi que les détails d'ornementation. Sur les anses, un crocodile et un dragon ailé, sur la partie arrière, un serpent, surgissent des enchevêtrements auxquels donnent lieu les rocailles contrariées. Enfin, sur le couvercle, un charmeur de serpents, indien, coloré en émail foncé, paraît braver la colère de l'un de ces reptiles* ».

⁵² Extrait du texte paru dans *Le Pays Lorrain*, 1996, no 1, p. 9-13.

⁵³ Le rocaille est un art décoratif du XVIII^e siècle aux lignes sinueuses ; l'art rocaille s'impose par une multitude de contorsions, de spirales, de courbes et de contre-courbes, de formes dissymétriques et de motifs végétaux ou animaux (coquille), gravés dans les boiseries et les bronzes. Ce style, qui s'apparente au rococo, va à l'encontre du classicisme et de ses lignes droites et dépouillées ; il est caractéristique des styles Régence et Louis XV.



Vase de monstrance de pharmacie offert par Stanislas aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu
Faïence de Niderviller © Musée Lorrain, Nancy / cliché M. Coppola

Ces deux vases représentent un trésor artistique de l'art des faïenciers de Niderviller. Les rocailles ont atteint un niveau exceptionnel et la qualité des pourpres montre une totale maîtrise du petit feu.

A côté de ces deux remarquables pièces, plusieurs séries de vases de Niderviller ont été offertes par Stanislas et décrites par Lucien Wiener.

Une première série de 40 vases (hauteur de 34 cm) à anses et clos en forme d'aiguières avec couvercles surmontés d'une salamandre, le col en rocaille se détachant du vase par des ailes servant d'applique et terminé par un bouchon en tête de serpent ; sur le dos de l'anse, une tête en forme de mascarone ; sur la panse, dans un cartouche, les armes de Stanislas ; à la partie opposée, l'artiste a peint soit des insectes, soit des papillons. Ces « chevrettes⁵⁴ » sont munies d'une tête verseuse zoomorphe amovible, qui a souvent disparu.

Une seconde série de 66 vases (hauteur de 35 cm) à panses assez prononcées : sur le ventre, entre deux branches, le chiffre de Stanislas avec la couronne royale ; au-dessous, un cartouche pour l'indication des drogues ; à l'opposé, des insectes et des papillons de formes différentes.

Une troisième série de 45 vases (hauteur de 25 cm) à panses, forme ordinaire et sans ornements en relief ; sur le couvercle, une cerise accompagnée de deux feuilles et servant de bouton ; entre les deux branches, le chiffre de Stanislas avec une couronne de fleurs ; filets de couleur au col et à la base.

Une quatrième série de 16 vases (hauteur de 14 cm) ou plutôt pots, de forme droite, filets de couleur, avec le chiffre de Stanislas et une couronne de fleurs.

- Un second ensemble comporte deux séries

Trente-sept vases à décor bleu à anses et cols de même forme que dans la première série, mais de faïence moins pure et à décor bleu ; au lieu des armes de Stanislas, s'y trouvent les armes suivantes : d'azur à trois fleurs de lys d'or, qui sont les armes de France, sur le tout, un écu d'argent chargé d'une grenade au naturel, surmonté d'une croix latine, qui sont les armoiries de l'ordre des frères de Saint-Jean-de-Dieu ; à l'opposé, un bouquet de fleurs de formes variées sur chaque pièce. Trente-sept vases, de même forme que dans la première partie, à décor bleu avec le chiffre S.C.H. (hôpital Saint-Charles) ; à l'opposé, un bouquet de fleurs.

Aucune marque n'existe sur les vases qui forment la première partie, sauf sur l'un des deux grands vases d'ornementation où se lit le mot « Niderviller ». Sur les vases de la seconde partie, à décor bleu, quatorze portent la lettre P et un la lettre M. Cette dernière indiquerait-elle le nom de Jean-Baptiste Malriat, directeur de la manufacture, ou de celui d'un ouvrier peintre, Michel Martin ? Quant à la lettre P, plusieurs prénoms se présentent et l'on ne peut même pas faire d'hypothèse.

La commission des hospices a abandonné au *Musée trois mortiers* : l'un en marbre et deux autres en bronze : sur l'un de ceux-ci, figure l'inscription : « *hôpital Royal Saint-Stanislas des Religieux de la Charité fondé à Nancy par sa Majesté Le Roy de Pologne duc de Lorraine et de Bar, fait à Nancy par Jean Fs Despois en l'année 1750* ». Il comporte, sur les deux faces, les armes de Stanislas.

⁵⁴ La chevrette est une espèce de vase oblong à large ouverture, de faïence ou de porcelaine, lequel d'un côté porte une poignée, et de l'autre, un bec saillant que l'on a comparé à la corne d'un chevreuil ; ce qui lui a donné son nom. La chevrette fut le pot de pharmacie par excellence : seuls, les apothicaires avaient le droit de la posséder et de l'étaler à la fenêtre de leur officine. Les archives des apothicaires de Paris contiennent plusieurs sentences rendues contre des épiciers possesseurs de chevrettes. Les chevrettes étaient également interdites aux chirurgiens.

ANNEXES

Annexe I

Classification des moulages dermatologiques Musée de la Faculté de médecine

Cette classification a été réalisée par Jacques Vadot en 1997.

Légende : JB = Jules BARETTA ; LN = Louis NICLET ; CJ = Recopié par Ch. JUMELIN (Hôp. St Louis) ;
ns = non signé ; * = médaille Or Expo 1878.

- 1 Syphilis : chancres - CJ
- 2 Syphilis : chancres du sillon et adénopathies inguinales - CJ
- 3 Syphilis : chancre et herpès coexistants - JB
- 4 Syphilis : chancre - JB
- 5 Syphilis : chancre de la langue - JB
- 6 Syphilis : chancre géant du bord droit de la langue - JB
- 7 Syphilis : chancre de la lèvre inférieure - LN
- 8 Syphilis : chancre fissureux de la langue - JB
- 9 Syphilis : folliculite chancroforme - JB
- 10 Syphilis : chancre double du mamelon - ns
- 11 Syphilis : plaques muqueuses de la langue - LN
- 12 Syphilis : roséole circinée - CJ
- 13 Syphilis : roséole érythémateuse - CJ
- 14 Syphilides circinées "élégantes" - CJ
- 15 Syphilides érosives palmaires - CJ
- 16 Syphilides palmaires - JB
- 17 Syphilides folliculaires - JB
- 18 Syphilides papulo-circinées - JB
- 19 Syphilides papuleuses simples avec roséole - LN
- 20 Syphilides papulo-érosives et hypertrophiques de l'aîne - CJ
- 21 Syphilides papulo-crustacées cornées - JB
- 22 Syphilides tuberculo-croûteuses de l'avant-bras - JB
- 23 Syphilides tuberculo-ulcéreuses du visage - CJ
- 24 Syphilides ulcéreuses serpigineuses de la vulve - JB
- 25 Syphilides ulcéreuses serpigineuses de la vulve - JB
- 26 Syphilides ulcéreuses inter-orteils - CJ
- 27 Gomme syphilitique du palais - CJ
- 28 Gommages syphilitiques de la langue - CJ
- 29 Glossite scléro-gommeuse - JB
- 30 Glossite syphilitique scléreuse - JB
- 31 Gomme syphilitique - CJ
- 32 Syphilides gommeuses médio-faciales - JB
- 33 Syphilides gommeuses en nappe - CJ
- 34 Syphilome tertiaire en nappe - CJ
- 35 Pachyonyxis syphilitique ou mycosique - ns

- 36 Rupia syphilitique de la cuisse - JB
- 37 Syphilides rupiodes du visage - JB*
- 38 Syphilis phagédénique - JB
- 39 Syphilis phagédénique du nez - JB
- 40 Fongus syphilitique du testicule - JB
- 41 Chancre mou du gland - CJ
- 42 Chancres mous avec bubons suppurés - CJ
- 43 Balanite érosive streptobacillaire - JB
- 44 Herpès de la verge - CJ
- 45 Herpès vulvaire - CJ
- 46 Herpès confluent du visage - LN
- 47 Zona - JB
- 48 Lèpre érythémato-maculeuse - JB
- 49 Lèpre papuleuse - JB
- 50 Lèpre tuberculeuse de la face - JB
- 51 Lèpre tuberculeuse de la face - JB
- 52 Lèpre ulcéreuse du dos de la main - JB
- 53 Léprôme - ns
- 54 Bouton de Biskra du visage (leishmaniose) - JB
- 55 Trichophytie : sycosis anthracoïde du cou - JB
- 56 Trichophytie : sycosis du visage - LN
- 57 Trichophytie : sycosis vulgaire de la face - ns
- 58 Trichophytie annulaire du poignet - JB
- 59 Trichophytie : herpès circiné parasitaire - JB
- 60 Trichophytie : herpès tonsurans - JB
- 61 Onyxis, périonyxis et pachyonyxis - JB
- 62 Favus des ongles - JB
- 63 Favus de la joue - JB
- 64 Favus généralisé de la jambe - ns
- 65 Sporotrichose du bras - JB
- 66 Sporotrichose verruqueuse du dos de la main - JB
- 67 Sporotrichose de la face - JB
- 68 Sporotrichose : lymphangite gommeuse - JB
- 69 Actinomyose angulo-maxillaire - LN
- 70 Lupus érythémateux : phangiome du front - JB
- 71 Lupus érythémateux de la langue et de la face - JB
- 72 Lupus impétiginisé du nez - ns
- 73 Lupus tuberculeux - JB
- 74 Tuberculides folliculaires du thorax - JB
- 75 Tuberculides bulleuses - JB
- 76 Scrofulides du palais - JB
- 77 Tuberculose : ulcération de la langue - JB
- 78 Tuberculose verruqueuse de la marge anale - JB
- 79 Tuberculose : lupus vorax du nez et de la lèvre - JB
- 80 Tuberculose : EOA greffé sur lupus ancien - LN
- 81 Acné rosée pustuleuse - JB
- 82 Acné juvénile- LN
- 83

Annexe II

Professeurs ayant fait l'objet d'un buste

| | |
|--|--|
| <p>Nancy STOLTZ Joseph (1803-1896) STOEBER Victor (1803-1871) TOURDES Gabriel (1810-1900) PARISOT Victor (1811-1895) DEMANGE Charles (1815-1890) MICHEL Eugène (1819-1883) GROSS Frédéric (1824-1927) PARISOT Pierre (1859-1938) BEAUNIS Henri (1830-1921) HEYDENREICH Albert (1849-1898) LAMBERT Mayer (1870-1943) PARISOT Jacques (1882-1967) GRIMAUD René (1902-1978) GIRARD Jean (1903-1955) SADOUL Paul (1918-2011)</p> | <p>Colombo d'après Grass Grass Bussière Roux Bussière. Fondateur Gonot Iselin Finot. Fondateur André Finot. Fondateur André - - Cipriani Meyer. Fondateur Huguenin Meyer. Fondateur Huguenin Jurin Lalisse</p> |
| <p>Hors Nancy BROUSSAIS François (1772-1838) DUPUYTREN Guillaume (1777-1835) PARE Ambroise (vers 1510-1590) ROUX Emile (1853-1933) BEGIN Louis (1793-1859) CREVAUX Jules (1847-1882) SCHWEITZER Albert (1875-1963)</p> | <p>C.aug. Barré ? Hebert Meyer. Fondateur Huguenin</p> |

Annexe III

Médailles du Musée de la Faculté de médecine

| | |
|-------------------------------------|---|
| Commémoratifs nancéiens | Sceaux - Faculté de médecine de Pont-à-Mousson |
| | Médaille avec les deux sceaux de Pont-à-Mousson |
| | 4ème centenaire Faculté de médecine de Nancy |
| | Physiologistes de langue française, 1942 |
| | Université de France |
| | Prix de thèse |
| | Prix Heydenreich-Parisot |
| | Prix de la Faculté |
| | Conférence des doyens |
| | Ville de Nancy |
| | Hôpital d'enfants |
| Commémoratifs non nancéiens | Faculté médecine, Grenoble, 1962 |
| | Administration universitaire francophone et européenne en médecine et odontologie |
| DEGANS Xavier | Faculté de médecine H. Warembourg, Lille |
| | Faculté de pharmacie, Clermont-Ferrand |
| | Vérité de la science |
| | Hombourg |
| | Faculté de médecine de Sfax |
| | Université médicale, Shangäi |
| | Union médicale balkanique |
| Prof. Faculté médecine Nancy | BERNHEIM Hippolyte |
| | BOUIN Paul |
| | HERBEUVAL René |
| | PARISOT Victor |
| | SPILLMANN Paul |
| Auteur connu | |
| CROUZAT Léopold | CAUSSADE Louis |
| - | MELNOTTE Pierre |
| - | MERKLEN Louis |
| - | MICHON Paul |
| - | PARISOT Jacques |
| - | VERMELIN Henri |
| - | Médaille Nancy-Metz |
| DROPSY Henri | ETIENNE Georges |
| - | FROELICH René |
| - | BAZY Louis |
| - | SEZARY Albert |
| - | VILLARET Maurice |
| FINOT Alfred | ROHMER Joseph |
| - | ROSENTHAL René |
| GUTZMAN Alberto | De LAVERGNE Paulin |
| GUY ? | KISSEL Pierre |
| JACQUOT Pierre-Henri | BEAU Antoine |

| | |
|--------------------------------|---|
| - | LAMARCHE Maurice |
| MEYER Daniel | DROUET Paul-Louis |
| - | JEANDELIZE Paul |
| - | WATRIN Jules |
| MOYEN Georges | LAENNEC (centenaire) |
| PROUVE Victor | WEISS Théodore |
| PRUD'HOMME Georges-Henri | HAUSHALTER Paul |
| - | SPILLMANN Louis |
| - | VAUTRIN Alexis |
| RETHORE Jean-Pierre | LARCAN Alain |
| R.B. ? | NEIMANN Nathan |
| BARON | CASTAIGNE Paul |
| HERBEMON Albert | NOVE-JOSSERAND |
| PILLET Charles | GREGOIRE Raymond |
| SANTUCCI Serge | GOUNELLE de PONTANEL Hugues |
| TORCHEUX | DESCARTES (rencontre) |
| VIZIEN | CORNIL Lucien |
| Divers - auteur inconnu | |
| | ALGLAVE Paul |
| | AUBRY Georges |
| | CASSOUTE Emile |
| | DELILLE Armand |
| | FAURE Jean-Louis |
| | GIRARD Jean |
| | GIRAUD Gaston |
| | GUILLEMINET Maurice |
| | HALLE Jean |
| | HERMANN Henri |
| | LECENE Paul |
| | MOURIQUAND Jean |
| | NICOLLE Charles |
| | OMBREDANNE Louis |
| | VAGUE Jean |
| | VILLARD E |
| | VITAL Giovanni |
| Hommes politiques | CHARLES. Roi des Francs. Fondation Pctavensis |
| | DEBENEDETTI Raymond |
| | FOUCHET Christian |
| Artistes | FRIANT Emile |
| | Mac ORLAN Pierre |

Annexe IV

Ex-libris de Daniel Meyer

| | |
|-----------------------------|------|
| HARTEMANN Jean * | 1942 |
| GIRARD Jean * | 1942 |
| VICHARD Gaston | 1944 |
| BREARD Paul | 1947 |
| THOMAS Charles * | 1947 |
| GRUNEWALD Marc | 1949 |
| BERGERET Albert | 1949 |
| VERMELIN Henri * | 1951 |
| REDSLOB Edmond | 1953 |
| FITZENKAM Alice | 1954 |
| ROUSSET Jean | 1954 |
| LENZE Joseph | 1959 |
| VETTER Théodore | 1963 |
| RIBON Marcel * | 1973 |
| RIBON Marie-Louise | 1974 |
| STEINBACH Guy | 1975 |
| SPIELMANN Claude et Annette | 1977 |
| CHARDOT Claude * | 1978 |
| FIORI Mario | 1981 |
| CLASS Denyse | 1982 |
| LANDES Pierre * | 1983 |

Ex-libris consacrés à des médecins ou personnes de la santé (par ordre de création)

* quand il s'agit de professeurs de la Faculté de médecine de Nancy

Index alphabétique des noms de personnes

ALLIE, 50
ALLIOT, 46, 47
BAGARD, 16, 48, 49, 69
Barco, 99
Baretta, 221
Baron, 140
BAROT, 55, 58
BAUDIN, 57
BEAU, 142
BEAUNIS, 122
BEGIN, 129
Bellange, 20
BENE, 240
BERNHEIM, 89
Billis, 102
BLEICHER, 130, 232
BLONDLOT, 84
BONFILS, 82, 83
Boulet, 94
BRIARD, 217
BROUSSAIS, 128
BRUNOTT, 236
BRUNTZ, 213, 234, 252
Bussière, 119, 150
CACHET, 42
CAUSSADE, 139
CHALNOT, 94
Côme, 33
Constant, 22
COZE, 88
CREVAUX, 129
Crouzat, 138
CUNY, 143
Damien, 33
de CHAULIAC, 74
de HALDAT, 80
DEMANGE, 119
Deruet, 27
Di Teana, 151
Dropsy, 14, 134
DROUET, 137
Dupuy, 66
DUPUYTREN, 128
ETIENNE, 93, 134
Falguière, 149
FAVREL, 236
Finot, 120, 133, 153
FLAMANT, 95
FOURNIER, 54
Friant, 92, 97
FROELICH, 134
FRUHINSHOLZ, 100, 105, 135
Galien, 36
GILLOT, 239
GIRARD, 127, 147
Girardet, 71
GIRARDET, 237
GODFRIN, 217, 235
GRANDCLAS, 63
GRELOT, 237
Greuze, 74
GRILLIAT, 147
GRIMAUD, 125
GROSS, 121
GUEBIN, 61
GUERIN, 235
HALLER, 233
HARMANT, 76
HAUSHALTER, 133
HELVETIUS, 75
HEYDENREICH, 123
Hilaire, 8, 110
Hippocrate, 35
Iselin, 120
JACQUEMIN, 234
Jacquot, 143
JADELOT, 65, 198
Jamar, 114
Janin, 112
JEANDELIZE, 135
KAYSER, 240
KISSEL, 141
KLOBB, 236
LAFLIZE, 67
Lalisse, 128
LAMBERT, 124
LASSEUR, 239
LE LORRAIN, 59, 61, 64
LE POIS, 40, 52
Leclerc, 25
LEVRECHON, 56
LOUIS, 73
LUCIEN, 99
Majorelle, 96
Marchal, 99
MARQUET, 71
MARTIN, 253
MERKLEN, 138
Meyer, 102, 104, 135, 136, 269
MICHEL, 120
MICHON, 139
MITTIE, 50
Morisson, 151
OBERLIN, 231
PARE, 128
PARISOT, 87, 101, 119, 121
PARIZOT, 64
PASTUREAU, 238
Paulus, 80
PERNOT, 143
PERRIN, 44, 45
Pigalle, 219
PILLEMENT, 59
Prouvé, 90
Prud'homme, 131, 133
ROHMER, 132
RONNOW, 70
ROUSSELOT, 43
SADOUL, 127
Scherbeck, 99
Schiff, 89
SCHLAGDENHAUFFEN, 130, 232
Schröder, 39
SCHWEITZER, 126
Senemont, 30
SEYOT, 238
SIMON, 90, 98
SIMONIN, 78, 81, 85
SPILLMANN, 131
Steiner, 231
STOLTZ, 117
THOMAS, 148
TOURDES, 118
Trismégiste, 37
VERMELIN, 102, 137
VUILLEMIN, 91, 97
WATRIN, 136

NB : Les noms des professeurs sont en majuscule, les autres (artistes,...) en minuscule